



**HAL**  
open science

# Déconstruction, Reconstruction, Inconstruction : des préfixes à construire... L'île de Nantes comme témoin

Ophélie Jager-Bah

► **To cite this version:**

Ophélie Jager-Bah. Déconstruction, Reconstruction, Inconstruction : des préfixes à construire... L'île de Nantes comme témoin. Architecture, aménagement de l'espace. 2020. dumas-03132695

**HAL Id: dumas-03132695**

**<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-03132695>**

Submitted on 5 Feb 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

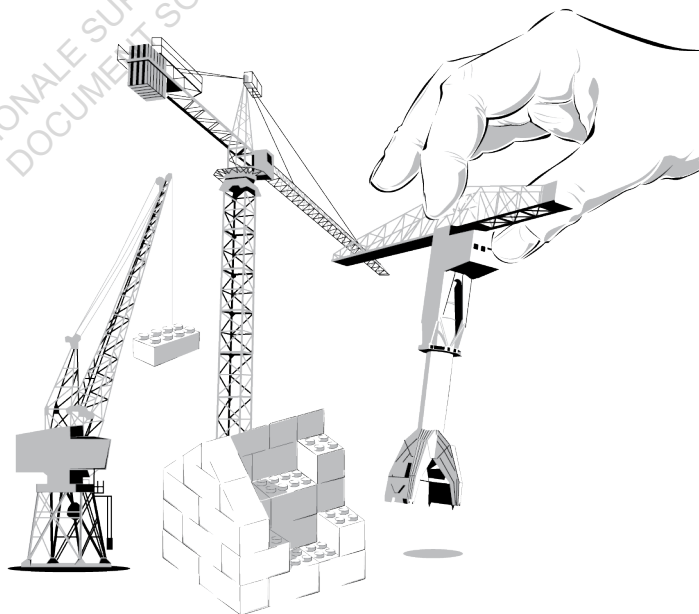
L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

# DÉCONSTRUCTION RECONSTRUCTION INCONSTRUCTION *des préfixes à construire ...*

l'île de Nantes comme témoin



# **DÉCONSTRUCTION RECONSTRUCTION INCONSTRUCTION**

**des préfixes à construire ...**

l'île de Nantes comme témoin

Ophélie Jager-Bah  
mémoire de master en architecture  
ENSA Nantes / 2019-2020  
«Penser (avec, depuis, par) les fictions»  
encadrement Kantuta Quiros

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES  
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

#### Remerciements

Je remercie l'ENSA Nantes pour m'avoir donné l'occasion de développer une réflexion sur la pratique architecturale en tant qu'étudiante.

Je remercie chaleureusement tous les enseignants intervenant dans le séminaire «Penser (avec, depuis, par) les fictions» qui ont permis d'élargir mes horizons et de donner à ce mémoire une plus grande profondeur. Je remercie en particulier Kantuta Quiros, dont le suivi a été très encourageant et enrichissant, malgré des circonstances difficiles.

Je remercie enfin toutes les personnes qui, au détour d'une conversation, ont sans le savoir apporté leur pierre à cet humble édifice.

Très bonne lecture,

Ophélie JAGER-BAH.

# DÉCONSTRUCTION RECONSTRUCTION INCONSTRUCTION

des préfixes à construire ...

l'île de Nantes comme témoin

AVANT-PROPOS .8

LE PARADIGME  
DE L'ARCHITECTE  
CONSTRUCTEUR  
DÉCONSTRUIT .13



Vers la fin du règne des bâtisseurs ? .14

L'architecture : un chantier permanent ? .20

Loin des sentiers bétonnés ... .26

PENSER  
LA FIN EN  
ARCHITECTURE .39



L'architecture refuse-t-elle de mourir ? .40

De la difficile évaluation de l'usure .44

Déconstruction : une culture perdue ? .52

Vers de nouvelles pratiques ? .58

L'ÎLE DE NANTES  
PALIMPSESTE  
NÉO-URBAIN .67



Une unité constituée .68

L'architecte au travail .74

Communiquer la destruction .80

Une reconstruction par la mémoire .84

DES PRÉFIXES  
À CONSTRUIRE ... .93

MÉDIAGRAPHIE .106

# AVANT -PROPOS

Le sujet de ce mémoire a été inspiré par un événement récent dans le paysage nantais, qui n'est pas passé inaperçu des habitants de l'île. Il s'agit de la destruction du MIN en janvier 2020. D'abord par petits morceaux, la silhouette de la Halle à marée du MIN a progressivement disparu du paysage. Puis un beau jour, un engin assène un coup définitif à la structure, laissant le toit s'affaisser, son dôme formant pendant quelques jours une immense vague de ferrailles visible depuis les rues avoisinantes. Derrière cette silhouette informe, se dresse dans un paysage dégagé l'usine Béghin Say, dernier bastion de l'ère industrielle sur l'île, qui ne tardera pas à tomber. Nous étions tous surpris par ce spectacle de démolition à ciel ouvert, et avec mes amis, nous nous rappelions de notre passage au festival Scopitone<sup>1</sup> quelques mois plus tôt, qui avait attiré beaucoup de monde dans le quartier. Nous avons découvert une architecture inhabituelle pour nous, étudiants en architecture, avec ses propres codes, revisités pour l'occasion. Les chambres froides devenant des salles d'expositions, les cellules de stockage des salles de conférences. Pour la première fois, nous pénétrons dans l'immense Halle à marée, un attachement tardif pour cette silhouette silencieuse qui flottait dans nos têtes depuis le début de nos études. Ainsi, en au début de l'année 2020, en observant les véhicules s'affairer dans cet immense no man's land depuis la terrasse d'un ami, impossible de ne pas se dire que c'était dommage, qu'on aurait pu prolonger cet état de grâce dans ces lieux nouvellement apprivoisés. Que la fête continue ! Nous étions sur l'île de Nantes, l'île des machines, des hangars à banane, où tout est possible. Cette décision nous paraissait à l'antipode de ce que notre quartier représentait, encore plus avec l'arrivée du CHU sur cette partie de l'île. Une fois qu'on nous avait ouvert les portes du MIN, il nous était plus difficile d'y renoncer. Nous revendiquions tout d'un coup un droit de parole, nous réclamions ce bout d'île dont nous avons profité l'espace de quelques jours. C'est donc

1. Festival Scopitone, dédié aux cultures électroniques et aux arts numériques. Première édition en 2002, il quitte les anciennes Halles Alstom en 2011 pour s'installer dans la Fabrique. L'édition 2020 est annulée pour des raisons sanitaires.



Chantier de démolition du MIN ^  
31 janvier 2020  
©Grégoire Chauvet

avec un petit goût de révolte que je me décide à consacrer mon mémoire sur la destruction en ville, un sujet que j'avais déjà abordé dans bon nombre de projets à l'école, inévitablement. Au delà de l'aspect politique et social certain, le spectacle du démantèlement du MIN m'avait beaucoup questionné sur les méthodes actuelles employées pour détruire. En effet, pendant quelques jours, on a pu assister à un démontage minutieux des panneaux de façade, avant que le reste de la structure ne soit froissée comme une boule de papier. Quelques mois avant, Rotor faisait un passage express à l'ENSA Nantes, et une conférence improvisée sur leur démarche de réemploi (dans tous les sens du terme) au travers de quelques projets. J'étais conquise.

Révolte justifiée ? Si l'on se renseigne un peu sur le chantier de déconstruction du MIN, les méthodes de déconstruction et de traitement des déchets sont présentées comme exemplaires. Il ne s'agit pas seulement de la Halle à marée, mais de l'ensemble du complexe qui comprend 61 700 m<sup>2</sup> de bâtiments. Dans un article de Ouest France, la SAMOA se félicite d'avoir optimisé au maximum la réusage des matériaux dans l'optique du prochain chantier de construction.

« Notre volonté était d'enfouir le moins possible de déchets et d'avoir le moins possible de camions sur la voirie, explique la Samoa. Ainsi, 86 % des déchets de la démolition sont réutilisés et retravaillés sur le site dans le cadre du projet urbain. Le béton, le sable et l'enrobé ont ainsi été concassés pour être réutilisés en remblais et sous-couche de voirie. Ce qui représente un million d'économie et va éviter 6 000 camions sur la route. 9 % des déchets sont recyclés dans des filières spécifiques (bois, carton, ferraille, plastique...) et seulement 5 % des déchets ultimes sont traités dans des centres spécialisés (amiante, solvants, néons, traverses de chemin de fer, matériaux souillés). Et une partie du mobilier a été récupérée pour le marché aux fleurs ».<sup>2</sup>

Sur le site de la SAMOA, l'article consacré au MIN s'intitule même de "comment faire du neuf avec de l'ancien ?"<sup>3</sup>. Titre peut être un peu maladroit au vu de la situation, et un peu exagéré. Au delà de Scopitone, le site a tout de

même été bien rentabilisé pendant toute sa période de vacance. Même si j'en avais entendu parler, j'ai été surprise par l'ampleur de l'événement : 4500m<sup>2</sup> dédié à l'agro-alimentaire, à l'agriculture urbaine, notamment le projet Agronaute qui déménagera dans le futur 5ponts, et 1500m<sup>2</sup> pour la culture et la création, qui accueille par exemple les studios Katra et Quand même. Un projet "d'aménagement transitoire", terme que j'entends pour la première fois mais qui s'inscrit dans la lignée d'autres projets de la SAMOA : le marché des Ecosolies, au Solilab, le festival Scopitone installé dans les anciennes halles Alstom, la Centrale et le Karting, qui accueillent des petites entreprises. Finalement, ce chantier de déconstruction du MIN n'apparaît pas tant en rupture avec le reste de l'île, même si la démarche ne va pas dans le même sens que celle de la réhabilitation des Halles Alstom ou des Nefs.

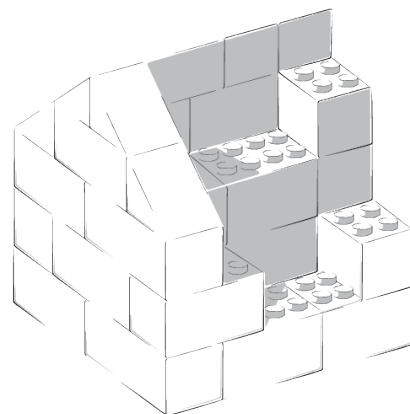
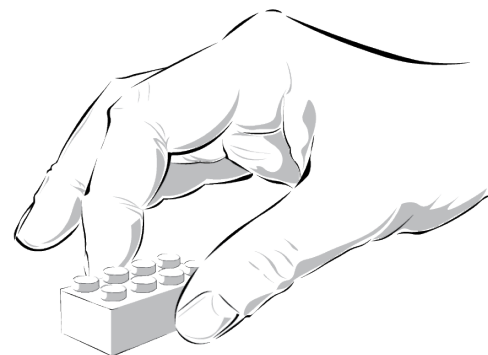
Je voulais parler de l'île de Nantes comme un exemple pour traiter mon sujet. Finalement j'ai trouvé le sujet grâce à mon exemple. Partant de la déconstruction, j'ai finalement ouvert mes horizons. Déconstruction, et non pas démolition, ou destruction : littéralement défaire la construction. Une expression qui mérite qu'on l'aborde dans un sens large: une démarche plus que des actes, un processus plutôt qu'un état de fait. Nous allons parler de la déconstruction comme démarche de projet, comme intention architecturale. Comment cette pratique vieille comme le monde fait toujours partie de l'urbanisme actuel, sans qu'on la nomme, sans qu'on la montre. Ce traumatisme des mots n'empêche pas que ce sujet soit terriblement d'actualité, à la mode presque, qu'on en fasse une déconstruction écologiste, militante. Comment la déconstruction peut-elle retrouver sa place dans l'architecture actuelle, de manière intelligente, créative et bienveillante ?

Il s'agira de déconstruire un décor, un paysage : celui de l'île de Nantes, qui m'a accompagné toutes mes études et qui n'a pas fini de changer. Mais il s'agira de déconstruire avant et surtout une pratique, un métier : celui de l'architecte, face aux enjeux actuels, qui n'a pas fini de se réinventer.

2. « Nantes. Ancien Min : quand la démolition préfigure un futur quartier », Presse Océan, Philippe Corbou publié le 02/10/2019

3. «Déconstruction de l'ancien MIN : ou comment faire du neuf avec de l'ancien ?», 07/10/2019, iledenantes.com

# LE PARADIGME DE L'ARCHITECTE CONSTRUCTEUR DÉCONSTRUIT



ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE  
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



# VERS LA FIN DU RÈGNE DES BÂTISSEURS ?

Au regard de la longévité du béton armé, presque tout ce qui a été construit au milieu du XX<sup>ème</sup> siècle est encore debout aujourd'hui. La technique qui s'insurge continuellement contre les lois de la physique et qui accélère nos modes de production nous oblige peu à peu à vivre au milieu de nos propres ruines. À un moment où les villes tentent d'endiguer l'étalement urbain et de redynamiser les centres, le fameux renouvellement urbain devient le mot d'ordre de la planification urbaine en France depuis 2000 (loi SRU). Mis en pratique désormais au nom d'une ville plus «durable», ce renouvellement signifie la densification et la requalification du tissu urbain existant. Pendant ce temps là, le modèle de la ville occidentale en éternelle croissance est déstabilisé par des fantômes de mauvais présage. Les *shrinking cities*, Detroit l'une des premières, sont la preuve qu'un modèle économique industriel en crise peut entraîner une ville entière dans sa chute. En France, ce phénomène a touché quelques villes industrielles telles que Saint Étienne ou Le Havre. Soucieuses de se réinventer, les villes se construisent un récit, à coup de slogan. C'est l'époque où "les grandes villes françaises ont troqué leurs armoiries contre des logos"<sup>4</sup>. Cette reconversion généralisée passe aussi par l'architecture. L'effet Bilbao, un exemple isolé devenu recette infaillible pour la réussite, n'a pas manqué d'être repris : on peut penser à Marseille et son nouveau MUCEM signé Ricotti, Lyon et son musée Confluences signé Coop Himmelb(l)au, ou encore Bordeaux avec la MÉCA signé BIG (Bjarke Ingels Group) en collaboration avec Freaks architects. Des exemples français, parmi tant d'autres à travers le monde. L'architecture est plus que jamais un symbole de renouveau, avec la culture en figure de proue.

De cette mode du grand geste architectural, tenue par une petite élite de starchitectes, se joue en arrière plan une réalité toute autre. Le monde du bâtiment connaît une crise,



Vue de détroit  
auteur inconnu ^



Vue de la Méca à Bordeaux ^  
©Laurian Ghinitoiu  
2019

ou plutôt des crises, à la fois économiques et écologiques. Pour caricaturer le tableau : à côté des actions médiatiques avec chantier à gros budget, l'urbanisme ordinaire, lui, passe progressivement aux mains des promoteurs privés, au grand désarroi de certains architectes. Caricaturons encore : pendant que l'on extrait désespérément du sable sur nos côtes, et que le taux de construction ne cesse d'augmenter, on tente de se consoler en recyclant les gravats issus de

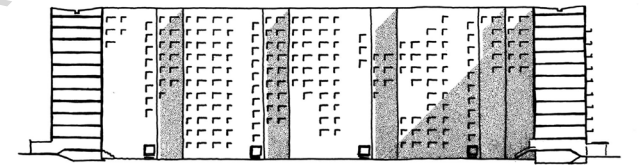
chantier de démolition de barres d'immeuble, qu'il serait trop cher de rénover. Ces mécanismes, qui sacrifient qualité architecturale et ressources naturelles, fonctionnent dans des rouages économiques et sociaux si bien huilés qu'il est difficile d'en sortir.

Une autre élite se forme en parallèle, qui conteste de manière diverse et singulière un marché de la construction incompatible avec des valeurs sociales et des pratiques architecturales. Depuis le début des années 80, Lucien Kroll s'attache à «réparer le désastre»<sup>5</sup> des barres HLM, en intégrant les habitants dans la rénovation de leur lieu de vie. Plus récemment, l'équipe franco-belge Rotor s'empare de la question du réemploi des matériaux de construction depuis des opérations de déconstruction ordinaires. Le duo d'architectes Lacaton et Vassal respectent au sein même de leurs projets une économie de moyen et un respect des lieux. En atteste leur réponse au concours pour le réaménagement de la place Léon Aucoc à Bordeaux: ne «presque rien faire»<sup>6</sup>. Urgence écologique, démarche participative, reconversion programmatique : le rôle de l'architecte est plus que jamais remis en question, au point qu'on lui enlève sa fonction première: construire. Éric Furnémont pose justement la question: «Pourquoi bâtir encore ?»<sup>7</sup>. Patrick Bouchain a décidé lui «de ne jamais construire»<sup>8</sup>, et ne se pense pas moins architecte. Il estime que «tout ce que l'on a est déjà beaucoup», et que l'on peut déjà «réparer» plutôt que construire.

Réparer, rénover, réhabiliter... le mot d'ordre est un préfixe. À défaut de faire du neuf, on refait. La mode est au palimpseste architectural. On construit au dessus, en dessous, dedans, dehors, on enjambe les constructions existantes en assumant l'anachronisme. Il se dégage pourtant un rapport complexé au patrimoine, entre un refus de l'imitation et un mépris de la modernité trop tape à l'oeil. En attestent les voix d'indignation face aux pyramides de leoh Ming Pei dans la cour du Louvre dans les années 90, les qualifiaient tour à tour de «géométrie glaciale» ou de décor de «Disneyland»<sup>9</sup>. Après la fin du courant post-moderne au début du siècle, et avec des starchitectes en fin de carrière, la scène contemporaine semble être en manque de représen-



Réouverture du Palais de Tokyo  
Lacaton et Vassal  
2001



Réhabilitation de préfabriqués  
Berlin-Hellersdorf, Allemagne  
©Atelier Lucien Kroll ©ADAGP  
1994

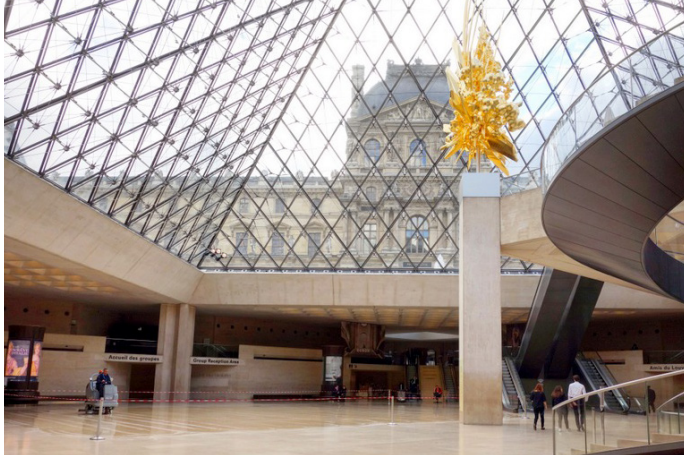
5. « Lucien et Simone Kroll: construire pour que les gens soient bien », Valérie Oddos, 22 juin 2015, Franceinfo.fr

6. «Anne Lacaton et Jean-Philippe Vassal: "Plus ou moins..."», 9 juillet 2014, franceculture.fr

7. «Pourquoi bâtir encore ? Atelier d'architecture Éric Furnémont», Emeline Curien, Les éditions de la province de liège, 2019

8. «Quand l'architecture s'efface», Architecture et Utopies épisode 4, La série documentaire, 28 décembre 2017

tativité. Puisque l'architecte moderne semble condamné à réécrire un patrimoine bâti, l'architecture moderne résiderait-elle dans ce jeu de superposition permanent avec ce qui préexiste ?

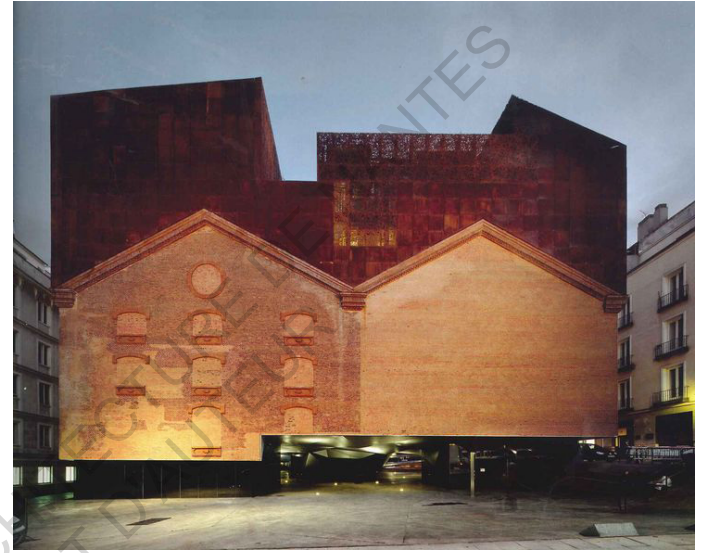


18

^ Pyramide du Louvre  
Vue intérieure  
Ieoh Ming Pei  
réalisée en 1989 à Paris



^ Havenhuis  
Zaha Hadid  
réalisé en 2012 à Anvers



^ Caixa Forum  
Herzog et Demeuron  
réalisé en 2002 à Madrid



^ Philharmonie de l'Elbe  
Herzog et Demeuron  
réalisée en 2017 à Hambourg

19

# L'ARCHITECTURE : UN CHANTIER PERMANENT ?

Puisque le rôle de l'architecte semble plus complexé que jamais, penchons-nous de nouveau sur ces origines. Architecture, terme emprunté au grec ancien, est la réunion de deux mots : "commander" et "ouvrier". Littéralement, l'architecte serait celui qui commande les ouvriers. L'architecture ferait directement référence au temps du chantier de construction. Cependant l'histoire s'arrête-t-elle là ? L'architecture se limite-t-elle au rôle de l'architecte qui se retire au même moment que les derniers échafaudages autour d'un bâtiment ? Pourrait-on voir l'architecture là où on ne l'attend plus ?

Pendant la crise sanitaire, le secteur du bâtiment s'est retrouvé paralysé. Les chantiers interrompus, les entreprises à l'arrêt, les appels d'offres balayés. Une grande peur s'empare des professionnels, dans la presse les titres s'affolent : «Les conséquences vont être terribles pour les agences»<sup>10</sup>, «Face à la crise : le BTP paralysé»<sup>11</sup>. Plus de chantier, et c'est la mort de l'architecture, il n'y a plus de travail pour les architectes comme pour les ouvriers. Ricciotti exprime ses craintes à ce sujet : «Ce mauvais coup porté à nos professions aura des conséquences inchiffrables car nous sommes à l'origine du calendrier du déclenchement opérationnel des ouvrages. Les architectes ont peur. Le silence est pesant.»<sup>10</sup> Dès l'annonce du déconfinement, la machine s'est remise en marche de plus belle, mais elle a été bien ralentie, règlements sanitaires obligent. En effet, cette machine à construire en France ne s'arrête plus et ne cesse d'augmenter sa production. Il semblerait que le chantier de construction soit encore aujourd'hui au centre de la profession. Sans construction, plus d'architecte et donc plus d'architecture. Effectivement, le temps par excellence attribué à l'architecte est celui de la conception, et prend



Vue d'un appartement ^  
Nemausus, Jean Nouvel, Nîmes  
1987

fin généralement après le chantier, même s'il devient de plus en plus courant aujourd'hui que l'architecte confie le suivi de chantier à un autre professionnel. Ainsi le chantier de construction traditionnel revêt encore et toujours une importance cruciale dans la profession. Pour autant est ce le seul chantier qui compte dans une réalisation architecturale aujourd'hui ?

Après le chantier, après l'architecte, la place est à l'usager. La vie même d'un bâtiment peut s'apparenter à un chantier: entretien, réparations mineures, ajouts, détournement. Propriétaires ou vacataires, on ne peut pas leur nier un statut particulier. En l'occupant, ils transforment l'espace et le font vivre d'une autre manière que l'architecte l'avait prévu. Un exemple de confrontation entre architectes et usagers démontre bien de leur importance. Lors de la livraison des immeubles d'habitations de l'opération Nemausus, Jean Nouvel pose l'interdiction de recouvrir les murs en béton intérieur avec quoi que ce soit, dans sa vision de son œuvre, ils doivent rester bruts.<sup>12</sup> Il s'invite donc dans un deuxième temps de conception, qui appartient aux habitants et vient se superposer à celui de l'architecte. Une intervention discrète et pourtant, occuper l'espace, c'est lui donner un sens, et user de l'espace, c'est le transformer.

Le rôle de l'architecte refait surface dans le droit français après une période de dix ans pendant laquelle la construction est garantie. C'est l'occasion de faire le point

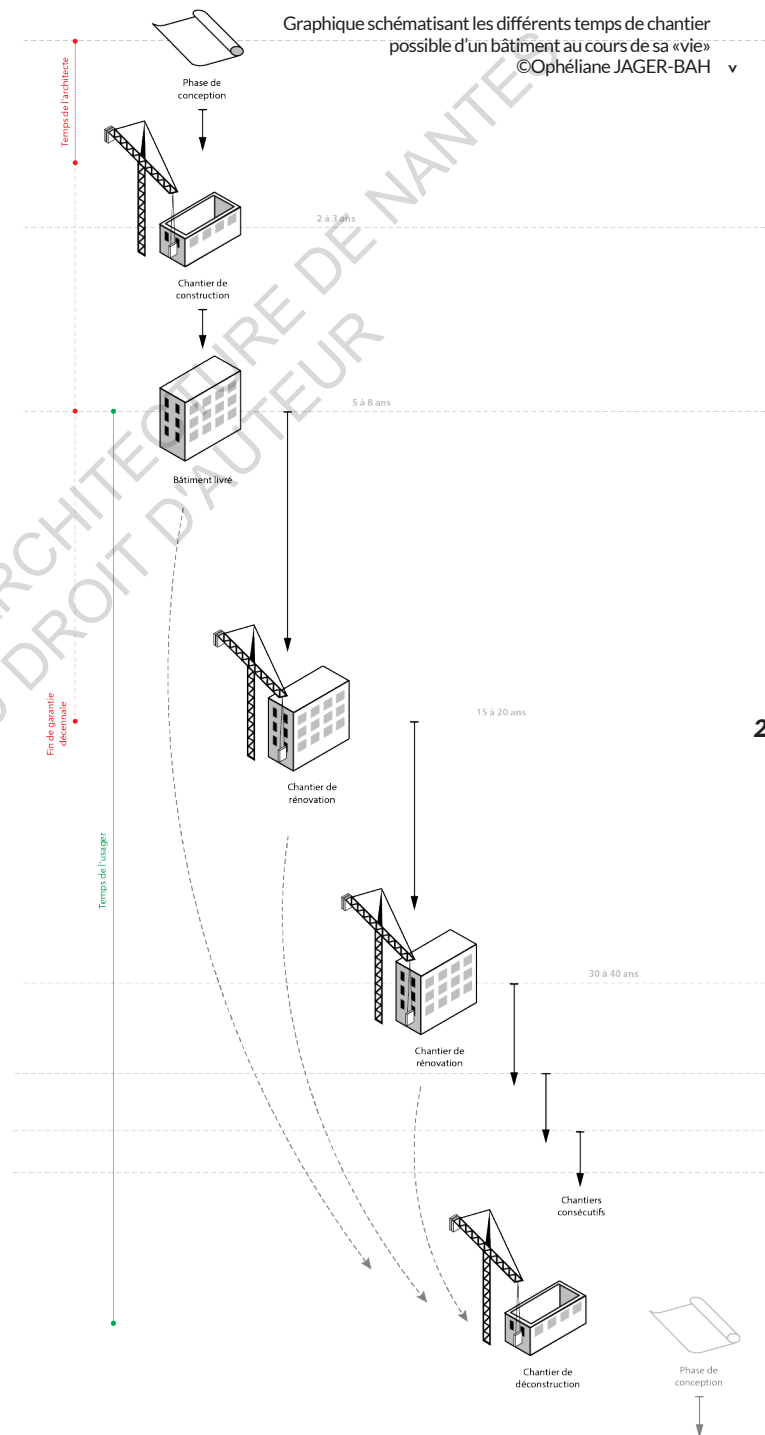
10. «Les conséquences vont être terribles pour les agences (Rudy Ricciotti)», batiactu, Basile Delacorne, le 20/04/2020

11. «Face à la crise : le BTP paralysé», La tribune, le 06/08/2020

12. «Nemausus I, un HLM des années 80», Richard Copans et Stan Neumann, arte architecture, 1995

sur les choses à sauver, un deuxième chantier destiné à la restauration, comme une répétition du premier. Le propriétaire ou maître d'ouvrage (parfois les deux) coordonnent le chantier, l'architecte n'a ici qu'un rôle légal de garant face aux travaux effectués. Peuvent être pris en charge les défauts structurels, et ceux qui rendent le bâtiment impropre à sa destination. Cela exclut les défauts esthétiques (fissures, tâches...) et les défauts apparus par le biais d'une cause étrangère au contexte d'origine (dégradations intentionnelles, attentat, accident ...). Cette garantie encourage tout de même tout propriétaire à conserver son bien sur une durée de dix ans pour profiter de ces exonérations de travaux. Pourtant le délai de 10 ans n'est apparu que très récemment dans les textes de loi en 2008, le délai n'étant pas renseigné avant. Ce chantier s'inscrit dans la lignée de la conception de l'architecte, et vient généralement prolonger son parti pris. D'autres interventions peuvent être nécessaires en dehors du cadre économique, pour des raisons de sécurité et d'hygiène. Un propriétaire peut entreprendre des travaux de rénovation, notamment d'isolation ou de sécurité (ascenseurs, ventilation, normes incendies ...). La remise aux normes des bâtiments existants n'est pas obligatoire s'ils ne sont pas ouverts au public, et les normes en place permettent de guider les travaux de rénovation vers des performances requises. Ce n'est qu'en cas de danger important (structurel, toxique) que les normes deviennent pénalisantes. Ces chantiers de rénovation jouent un rôle de réparation de l'existant, afin de prolonger sa durée de vie. En cas de réhabilitation et de changements de destination, on vient dans ce cas modifier en apparence ou en profondeur, la conception initiale.

La déconstruction ne concerne que très peu l'architecte. Dans les cas où un permis de démolir est requis, le propriétaire doit, au même titre qu'un permis de construire, présenter des documents détaillant l'opération qui devront être soumis à l'avis de l'architecte des bâtiments de France et de la municipalité. Le permis de démolir peut concerner un bâtiment particulier, une zone classée, ou même être généralisé à l'ensemble du PLU. Ce dernier chantier est souvent le prélude à un autre. On démolit rarement aujourd'hui pour laisser un terrain vierge. C'est souvent



lors d'un changement de propriétaire que l'on décide de faire augmenter la valeur du bien en y implantant une construction neuve.

Ainsi, l'appellation de "chantier" peut désigner une multitude de situations différentes, de la construction, rénovation, réhabilitation, à la destruction. Ces différents temps de chantier peuvent être légitimement considérés comme des interventions architecturales. Pourtant, elles ne sollicitent pas toutes la présence de l'architecte. Interventions techniques, d'entretien ou d'usage, ces questions participent à transformer l'architecture de manière plus subtile. Présence très discrète par rapport au chantier de construction, période de gloire de l'architecte, où tout semble se jouer. Au vu des actuels enjeux évoqués plus haut, peut-être serait-il temps que l'architecte s'empare de la période post-construction ? Cela permet de remettre en perspective un paradigme longtemps acquis : l'architecture est une œuvre immuable dans le temps. Au contraire, on pourrait l'assimiler à un chantier permanent. Or, on ne peut s'empêcher de remarquer que la loi actuelle encourage un certain statisme en matière de chantier. On l'a vu, aujourd'hui lorsque l'on construit c'est pour au moins 10 ans, et si la réglementation change entre temps, les obligations de remises aux normes n'interviennent qu'en cas de danger extrême et avéré. La loi devrait-elle s'assouplir pour être plus en phase avec l'instantanéité qui caractérise notre monde actuel ? Est-ce toujours dans notre intérêt de construire de l'immobile dans notre monde en perpétuel mouvement ? Pourquoi parmi tous les secteurs de l'industrie, l'architecture est celui qui a le plus de mal à se réformer à cette course à la rapidité ? Évidemment ces schémas étudiés plus haut sont loin de représenter la réalité de tous le spectre de la construction actuelle. Cependant il donne une bonne idée de ce qui est communément accepté et mis en œuvre. D'autres pratiques et forme de construction viennent en contrepoint de ce décor général. Ces tentatives jouent des principes d'instantanéité, d'éphémère et de réversibilité. Pourraient-elles cependant se généraliser ?



Plug-in City (2000) – 68/74 quai de La Rapée (recadré) ^  
©Alain Bubblex  
2011

# LOIN DES SENTIERS BÉTONNÉS ...

Après avoir émis mes propres doutes par rapport au marché actuel de la construction, à la fois par rapport au rôle de l'architecte et à la gestion de la crise écologique et urbaine, il serait temps d'explorer des pratiques différentes. Ces pratiques ont en commun qu'elles contournent un modèle existant de plusieurs manières : dans la conduite du chantier, dans la réponse à un programme, dans le rapport à l'existant. Plusieurs modèles se détachent, qui encouragent l'expérimentation et la créativité dans le temps et l'espace.

## L'euphorie du chantier collectif

Le chantier de BTP classique, régi par des acronymes interminables, est un moment de cristallisation du projet. En amont du chantier, les plans d'exécution fournis par les entreprises définissent avec détails les interventions. Dans des objectifs d'efficacité et de précision, rien n'est laissé au hasard en terme d'organisation et d'exécution. En France, même si nous sommes loin d'une rigueur militaire, un chantier bien mené est celui qui respecte au mieux les délais et le projet dessiné en amont. Or, historiquement, les représentations géométrales qui font foi et loi aujourd'hui sont apparues bien après les premiers grands chantiers de construction. À l'époque des cathédrales encore, au moment présumé de l'apparition du métier d'architecte, l'emprise au sol de l'édifice était tracé à même le terrain, sans aucun dessin préparatoire. Serait-il possible de rendre au chantier sa position de noblesse, en tant que moment de conception par excellence ?

Loin des chantiers de BTP, d'autres formes de construction sont mises en œuvre dans des buts de partage et d'expérimentations. La figure du chantier participatif, qui devient de plus en plus populaire, résume bien ces objectifs. Le principe étant de réunir des ouvriers volontaires, souvent

bénévoles, sans qualification particulière, parfois futurs habitants du projet, pour participer à la construction d'un projet commun. La construction elle-même se détache souvent des méthodes constructives industrielles, pour s'orienter au contraire vers des pratiques plus artisanales et traditionnelles, facilement exécutables. Le niveau d'exigence varie d'un chantier à l'autre, ainsi que les règles établies. C'est justement cette liberté et cette adaptabilité qui est intéressante. Ces chantiers se rapprochent davantage de temps de partage et de création collective. Ils sont plus propices à des méthodes constructives intuitives et empiriques. La dénomination de chantier participatif met plutôt l'accent sur la composante humaine et économique, qui est très différente d'un chantier classique : le fait que les ouvriers ne soient pas des professionnels rémunérés. Cependant le mot participatif peut s'entendre à plusieurs niveaux : le recrutement de bénévoles, le partage d'idées et de propositions, la participation égales à diverses tâches.

La participation peut commencer dès la phase de conception du projet, on parle alors d'architecture participative. Lors d'un travail étudiant, j'ai eu l'occasion d'interviewer des architectes ayant travaillé sur des projets participatifs. Même si ces types de projets restent rares, ils fleurissent de plus en plus en France, et il se trouve que la région nantaise ne manquait pas d'exemple. Il en est ressorti que la participation habitante se doit d'être organisée et encadrée pour pouvoir être constructive (sans mauvais jeu de mot). Nous avons remarqué la présence récurrente d'une structure d'assistance à maîtrise d'ouvrage, qui semblait souvent indispensable pour des projets d'envergure. Ces projets sont souvent similaires : un groupe d'habitant pour 5 à 15 logements. Par rapport à l'architecte, son travail se voit parfois démultiplié, (s'il ne profite pas d'une AMO) mais il apparaît plus humain et plus stimulant pour la plupart des interviewés. La gestion du temps est la principale différence avec un chantier classique : parce que l'on prend le temps d'interroger l'habitant, le processus est plus long, le projet a le temps d'évoluer et d'entrer dans les détails. Ces projets restent minoritaires, car ils sont peu rentables, et qu'ils demandent un investissement important de la part de l'architecte. Même si le participatif semble profiter d'un effet de mode, force est de constater que chaque projet ne

se vaut pas en terme de participation.

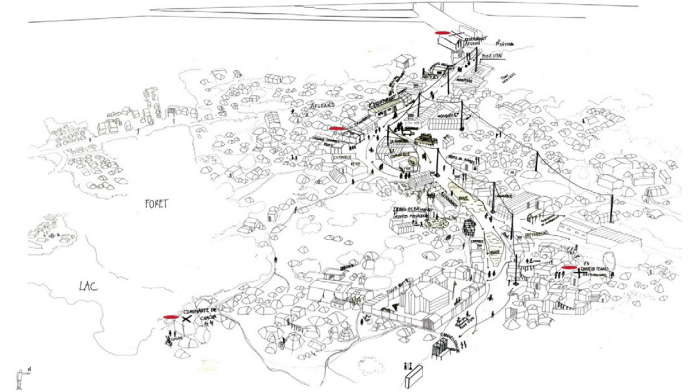
Hors du cadre légal, la ZAD peut être considérée comme un modèle de chantier alternatif. Là bas, l'auto-construction est le reflet d'un choix de mode de vie. Ont été construits avec les moyens du bord : "des corps de ferme rénovés lors de grands chantiers collectifs" "de nouveaux hangars agricoles" "de nombreuses cabanes"<sup>13</sup>. Pas de limites foncières, pas de règles d'urbanismes, mais plutôt des règles locales, de vivre ensemble et de respect des autres. Cette sortie du cadre légal en fait un terrain assez unique d'expérimentation, en témoigne l'intérêt qu'ont porté certains architectes pour cet endroit. La publication "Notre-Dame-des-Landes ou le métier de vivre"<sup>14</sup> de l'architecte enseignant Christophe Laurens et ses élèves apporte un nouveau regard sur ces constructions, un regard d'architecte. De la même manière, la jungle de Calais, où "les migrants et réfugiés construisent ce territoire de l'attente et réinventent un quotidien"<sup>15</sup> a fait l'objet d'une attention particulière. Contrairement aux idées reçues, l'urgence et la nécessité ne fabrique pas forcément un "chaos". Les travaux d'architectes sur ce territoire ont notamment permis de rétablir une vérité : qu'il s'agit d'une "une ville à part entière, une urbanité en puissance"<sup>15</sup>. Les cartographies des étudiants de Paris-Belleville<sup>16</sup> montre que de véritable rues et quartiers se sont formés, avec leur organisation propre. Ces publications et travaux diverses montrent bien une certaine fascination et une soif d'apprendre de la part des professionnels envers ces formes marginales d'architecture. Depuis 2006, le festival Bellastock tente de recréer ces conditions de liberté d'un chantier participatif et éphémère, à destination des étudiants en architecture, avec pour objectif simple d'expérimenter un matériau. Une manière de rappeler que l'on apprend en faisant, et que dans les études d'architecture, le chantier est souvent oublié.

Les formes d'expérimentations illégales (et donc totalement libres ?) semblent difficiles à reproduire et à appliquer au cadre légal et financier des chantiers de constructions classiques actuels. Pourtant elles donnent lieu à des pratiques créatives différentes, et à répondre à des impératifs d'urgence et de nécessité. Faut-il libérer l'architecture de son carcan de règles pour la faire revivre ?

13. "Des architectes et des paysagistes défendent la ZAD de Notre-Dame-des-Landes", Isabelle Regnier, Le Monde, 12/04/2018



14. "Notre-Dame-des-Landes ou le métier de vivre" ^  
Christophe Laurens, Cyrille Weiner, Benoît Santiard  
Editions Loco. 2018



16. "La leçon de Calais. Architecture de la jungle" ^  
Cyrille Hanappe, étudiants de l'ENSA Paris Belleville  
avec Pascal Chombart de Lauwe, Marie Aquilino et Laurent Malone  
2015

15. "Architectures de la jungle", Collectif SANS PLUS ATTENDRE, 2016

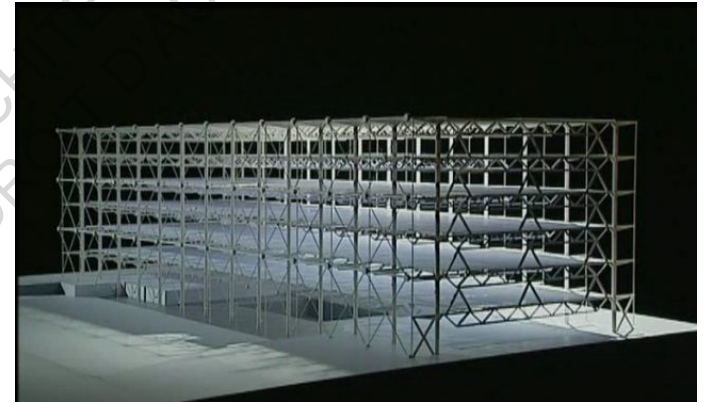


## La machine à espace

Notre modèle actuel porte un héritage lourd de l'urbanisme moderne d'après guerre : celui-ci basé sur le fonctionnalisme, et la pratique du zoning. Ce phénomène se traduit à plusieurs échelles, en urbanisme comme en architecture, attribuer à un espace une fonction, un rôle, est un pré-requis pour la définition d'un projet. C'est une manière d'appréhender l'espace mais surtout de le contrôler en l'occupant et en le partitionnant. Planifier l'espace et le temps : c'est aussi une manière figer les usages et les aménagements. Même si rien n'empêche l'appropriation, le détournement, ou l'hybridation, cet assignement d'usages bride une partie de la liberté de l'utilisateur et condamne aussi les constructions à une obsolescence plus imminente. Cependant, est-il possible d'intégrer les notions mêmes d'imprévu, d'éphémère et de réversibilité dans la conception de l'architecture ?

Dans son ouvrage *The Manhattan Transcripts*<sup>17</sup> (1981), Bernard Tschumi défend une architecture "événement", ouverte à l'improbable. En faisant un parallèle avec la musique, il met en évidence des événements scriptés et prévu à l'avance, comme une partition, et des événements imprévus qui découlent de cette partition, comme de l'improvisation. L'architecte des folies rouges de La Villette fait une ode à l'imprévu, à l'encontre du mouvement moderne qui croit au contraire tout prévoir. En atteste son pied de nez à la blanche et moderne Villa Savoye du Corbusier en décrépitude totale au bout de quelques années. Dix ans plus tôt, deux architectes venaient de proposer au monde une "machine à produire de l'espace"<sup>18</sup>, le centre Georges Pompidou. 45 000 m<sup>2</sup> de plateau libre sans mur (ou presque) pour un nouveau monument de la culture. Cet "abris" qui offre de "l'espace nu" est une réponse simple à un programme qui lui est un vrai casse-tête. Il est intéressant de voir comment de cette absolue liberté, les différents utilisateurs du lieu s'en accommodent. Le bâtiment, qui est pensé comme une "gigantesque exposition temporaire", convient tout à fait aux scénographes des véritables expositions temporaires qui se tiennent dans le bâtiment. Les expositions permanentes, elles, profitent un temps d'une scénographie dépouillée sur un plateau libre. Mais pour des raisons de conservation, de lumière et de lisibilité de parcours, on fait intervenir l'architecte du musée d'Orsay

pour recréer une deuxième architecture intérieure. Du côté de l'administration, on ressent aussi le besoin de ramener l'espace à mesure humaine, avec des bureaux, des coins de discussions, à l'aide de cloisons de 2 mètres de haut, formant un labyrinthe de murs à plafond ouvert. Dans la bibliothèque ce sont les livres qui font office de murs. L'IRCAM (institut de recherche et coordination acoustique/musique) déménage carrément dans un autre bâtiment, pour des raisons de conditions acoustiques que la proposition Piano/Rogers ne pouvait pas fournir. La machine à espace aurait-elle un programme type ? La culture semble s'accommoder de n'importe quelle enveloppe (avec ses propres limites), qu'en est-il du logement, des bureaux, des centres de soin ?



Maquette de la structure du Centre Georges Pompidou  
Richard Rogers et Renzo Piano



Vue de la Bibliothèque publique d'information

17. «The Manhattan Transcripts», Bernard Tschumi, 1981  
18. «Le Centre Georges Pompidou», Richard Copans, 1998

De la même manière, le duo Lacaton-Vassal nous a offert 30 000 m<sup>2</sup> exploitables avec les nouveaux locaux de l'ENSA Nantes en 2009. Nous pouvons faire l'expérience de l'espace libre, dans son sens spatial comme permissif. De jouer au badminton entre deux salles de cours, de coller ses affiches sur le béton des murs, de venir manger le soir sur le toit... Des aménagements plus pérennes viennent coloniser l'école petit à petit : l'atelier numérique, de nouvelles salles de cours, et dernier en date, Coraulis. Pendant quatre ans à l'école, on se fait surprendre par tout un tas d'événements, petits et grands : séance de yoga, salons d'entreprise, expositions, répétition de danse, etc ... Il nous arrive de renseigner des touristes à vélo qui veulent à tout prix monter sur le toit de l'école. Ainsi le concept d'architecture événement prend un peu de son sens dans ces locaux.

Le principe d'espace "libre" et "à la demande", séduit beaucoup et inspire énormément de réalisations contemporaines, et particulièrement dans le monde de l'entreprise et de la "start-up". Avec comme modèle simple celui de la "boîte dans la boîte", on voit apparaître des initiatives d'aménagement de lieux existants mais aussi des projets de construction. À Nantes, le Karting accueille des entreprises dans un hangar, et bientôt des halles Alstom rénovée, qui propose à la fois des espaces de travail et de restauration sur ce principe.

À force de se vouloir réversible, la réponse architecturale devient-elle plus pauvre ? On propose un "espace nu", neutre, dans l'attente d'être investi. La souplesse programmatique ne pousserait-elle pas à une neutralité programmatique ? Des bâtiments en quête de programme, de raison d'être, l'obsolescence programmée et même recherchée... Cependant même si ces réalisations ont pour but de faire face à ces problématiques d'obsolescence, elles n'ont pas encore pu faire leur preuve. En effet, même si l'ENSA ferait un très beau garage, elle n'est pas prête de le devenir. La versatilité possible et rêvée est toute relative : une inertie programmatique s'installe petit à petit dans le bâtiment. On l'a vu avec nos exemples, les activités liées à la culture perdurent très bien dans ce genre d'écosystème, peut être au dépit des autres. Cependant, il n'est pas impossible qu'un jour le centre Georges Pompidou devienne la salle de sport la plus courue de Paris...



Journée Mondiale du Yoga à l'ENSA Nantes ^



Aménagement du Karting sur l'île de Nantes  
Essentiel, Less is more, O&J, Axe303, SAMOA  
©Vincent Bauza  
2013 ^

### Le non-programme, ou prolonger l'obsolescence

Malgré cette tendance générale de l'urbanisme actuel à attribuer un usage à chaque espace libre, il n'empêche l'existence de lieux vides, inoccupés, inutilisés dans nos villes. La "carte des possibles réquisitions" établie par Jeudi Noir en 2009 et publiée par Médiapart référence plus de 164000 m<sup>2</sup> de surface inoccupée depuis plus de deux ans dans la capitale intra muros, chiffre bien inférieur à la réalité. On ne peut pas parler d'abandon ni d'obsolescence, mais plutôt de vacance. La vacance est un état d'entre deux, où le propriétaire a pour intention de conserver son bien mais n'a pas de projet précis en tête. La privatisation de la ville encourage un certain statisme d'occupation, d'utilisation de l'espace. Et cette tendance irait à la hausse : une étude de l'INSEE en 2018 réalisé sur l'ensemble de la France et le Centre-Val-de-Loire, fait le constat : "Les logements vacants progressent plus vite que l'ensemble du parc"<sup>19</sup>. À Paris, il s'agissait plutôt de bureaux, en Centre-Val de Loire, il s'agit des logements. L'architecture devient un patrimoine, un bien, un investissement pour le propriétaire, mais n'est plus un lieu de vie. Le principal problème, c'est que la crise du logement réclame de la surface libre en métropole. Médiapart dénonce : "Bien sûr, le calcul est grossier : mais sachant que pour vivre dans des conditions décentes, on admet qu'une personne seule doit disposer d'au moins 9 m<sup>2</sup>, ces seuls 164.000 m<sup>2</sup> permettraient déjà de loger plus de 18.000 personnes"<sup>20</sup>. Heureusement, depuis le 26 août 2019, la chose est possible : « 18 grands opérateurs immobiliers ont signé une charte qui autorise l'occupation des locaux vides par des associations ou des acteurs sociaux »<sup>21</sup>. Cette charte permet d'ouvrir la ville « à des projets urbains transitoires », mais également de développer des activités d'intérêt général au coeur des nombreux sites parisiens en phase de construction ou de réhabilitation." Depuis 2015, l'association des Grands Voisins utilisent ainsi les anciens bâtiments de l'hôpital Saint-Vincent-de-Paul avant qu'ils ne deviennent un éco-quartier.

À Rennes en 2007, l'élu Daniel Delaveau fait le même constat qu'à Paris: "Comme tous les maires d'Europe, j'ai des bâtiments inutilisés, mais je ne sais pas quoi en faire, et je n'ai pas l'argent pour les rénover"<sup>22</sup>, se confie-t-il à Patrick Bouchain. Ces propos ne tombent pas dans l'oreille d'un

sourd, et évidemment l'architecte parisien a une proposition à lui faire. C'est ainsi que le projet de l'Université foraine naît en 2014 dans l'Hôtel Pasteur en plein centre de Rennes. Le bâtiment est inoccupé depuis 10 ans, à l'exception du rez-de-chaussée où demeure un cabinet de soin dentaire. Le principe est simple, le bâtiment sera utilisé tel qu'il est actuellement, en accueillant des projets locaux qui pourront s'installer gratuitement pour une période donnée. Sophie Ricard dirige le projet, rencontre les personnes intéressées, et leur explique les conditions. Ce pari assez simple et assez ouvert, rencontre pourtant beaucoup d'opposition de la part des habitants et de certains élus. Avec le changement de mairie, l'université foraine doit faire ses preuves : montrer que "on peut occuper un bâtiment à moindre coût, presque sans rien faire", et que "l'occupation, c'est l'entretien". Finalement, le projet n'aura aucun mal à attirer des participants. Sophie Ricard remarque qu'il a été nécessaire de resserrer la sélection, pour ne pas se faire "bouffer par les cultureux", et faire rentrer dans le projet des sphères d'activités qui n'avaient pas l'habitude d'occuper des lieux de cette manière. Ainsi, beaucoup d'ateliers de soin on pris leur place dans le bâtiment, aux côtés de chanteurs, danseurs, acteurs, sportifs etc... Du côté de l'opposition, une association de scientifique, vexés que leur projet de musée de la science soit passé aux oubliettes, ne comprennent pas qu'on donne carte blanche à un architecte parisien, et appuient que le bâtiment mérite "un futur à la hauteur de son passé". À leur côté, les élus de droite, qui s'effarent que l'on puisse avancer à l'aveugle "sans savoir ce que l'on va faire" et que le rôle d'un élu est justement de "savoir ce que l'on doit faire". À l'issu de quelques mois d'existence, l'université foraine inspire à la mairie l'installation d'une école primaire dans une partie du bâtiment. Le reste de la surface est attribué à la continuité du projet de l'université foraine. Aujourd'hui, il existe des opportunités dans les villes qui ont du mal à être saisie, par manque de moyens financiers, par manque de visibilité. Ces espaces vacants ou abandonnés parfois rachetés par la ville sont des espaces publics en puissance, et en tant que bien commun, un débat s'ouvre alors sur la manière de les utiliser. On observe encore une tendance à vouloir requalifier l'espace disponible avec un nouveau programme, jugé utile par la majorité. L'occupation transitoire fait peur car elle est incertaine. Elle est encore

19. "Les logements vacants progressent plus vite que l'ensemble du parc", n°46, 26/06/2018, Florian Le Goff, Insee Centre-Val de Loire

20. Jeudi noir: la carte des réquisitions possibles, Médiapart, David Dufresne, 23 mars 2009

21. Paris : les logements vides peuvent désormais être occupés, vivrepairs.fr, 28/08/2019

22. L'étrange histoire d'une expérience urbaine, Julien Donada, 2016

facilement associée à un squat, cherchant à satisfaire des intérêts personnels et isolés. Alors qu'elle permet justement à des petits projets éphémères, des opérations d'urgences, de s'épanouir dans la ville. Une autre manière pour l'architecture de s'ouvrir à l'imprévu.

Ces tentatives que nous venons de balayer restent marginales. Même si elles ne fabriquent pas de nouvelles normes, on peut voir qu'elles inspirent l'urbanisme ordinaire. Cependant, des idées très pures comme celles-ci, une fois diluée dans le cadre légal, ne perdent-elles pas de leur saveur ? Tandis que la participatif se risque à devenir pure consultation des usagers, les bâtiments reprogrammables et l'occupation transitoire ont tendance à attirer un public relativement restreint. Elles peuvent aussi rencontrer beaucoup d'oppositions. Pour les acolytes de Sophie Ricard, l'opposition autour l'université foraine était "une douleur nécessaire" pour "susciter le débat". As-t-on trop peur du changement ? En effet, en architecture on semble de plus en plus enclin à figer les choses. La phase de construction est de plus en plus rapide et normée, tandis que la programmation et l'occupation des lieux se rapprochent du statisme.

**36** Une architecture à deux vitesses. Des questions comme la déconstruction, l'usure et l'obsolescence semblent être éludées, et peu valorisées. Pourtant ce sont des problématiques essentielles et inévitables en architecture. S'il est si difficile de réformer l'ensemble des pratiques actuelles, c'est peut être car il va de paire avec un modèle de pensées. Ce modèle porte à la fois sur des dogmes culturels, sur des ignorances ou des tabous, mais aussi et surtout sur des mutations de la société actuelle. Serait-il temps d'affronter des questions qui restent souvent éludées par les professionnels de l'architecture ? Quels sont les mythes à déconstruire à propos de la décroissance en architecture ?

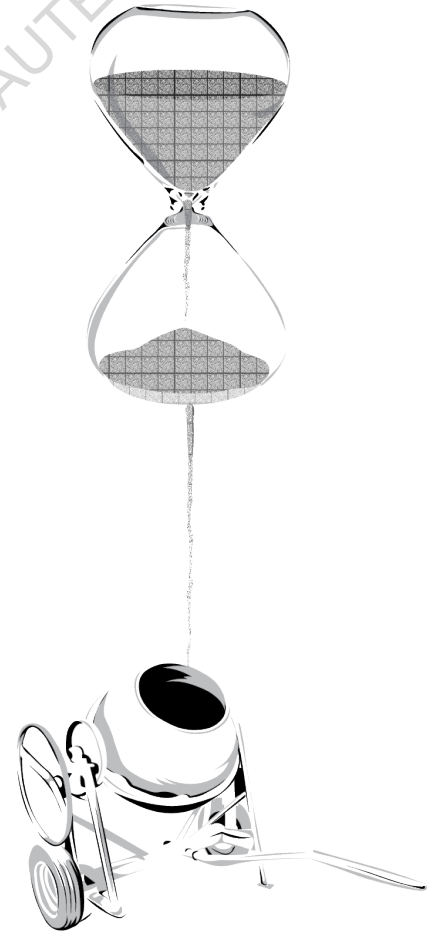


Vue de l'Hôtel Pasteur  
Rennes ^



Sophie Ricard lors de la visite de l'Université Foraine,  
à l'occasion des journées du patrimoine 2014  
Rennes ^

# PENSER LA FIN EN ARCHITECTURE



ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE LIANES  
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

# L'ARCHITECTURE REFUSE-T-ELLE DE MOURIR ?

*"L'homme craint le temps, mais le temps craint les pyramides."* (proverbe égyptien)

En tant que pratique artistique, l'architecture est associée à un processus créatif, donc positif. Si elle souvent associée à un être vivant : on parle de peau, de squelette, de membranes, ou d'organes même, la logique voudrait que son destin, comme tout être animé, soit la mort. Même dans cette acceptation anthropomorphique, "l'architecture se complaît dans des fantasmes de créativité et de durabilité" (BDM, p15, traduit de l'anglais). La mort dans le monde organique aussi inévitable soit-elle, n'est pas pour autant facilement acceptée dans les sociétés humaines. L'existence de ce parallèle direct entre disparition de l'architecture et fatalité de la mort ne semble pas suffisant pour expliquer le tabou autour du sujet. Quelles assomptions la disparition progressive et inévitable de l'architecture remet-elle en cause ? Explorons plusieurs raisons pour lesquelles l'architecture semble refuser de mourir.

À l'origine de l'architecture, on retrouve un besoin primaire, celui de se protéger, de l'extérieur et des autres. La métonymie de l'architecture serait-elle tout simplement un toit ? L'homme moderne sorti des cavernes, a besoin de cette voûte protectrice pour survivre. Tels de petits cochons, nous nous protégeons du monde extérieur avec des murs toujours plus solides. Après les incendies de Londres, de Rennes, les villes du XIX<sup>ème</sup> siècle se reconstruisent en pierre et bannissent le bois. Après les guerres modernes, on reconstruit en béton. Cette recherche permanente de solidité s'explique en partie par un besoin de se protéger de l'imprévisible.

L'acte de construire a aussi vocation à asseoir une civilisation. Occuper le territoire, c'est une manière le posséder,

de le diriger, de le maîtriser. Lors des conquêtes romaines, l'expansion de l'empire passait principalement par la construction de route, de camps, puis d'édifices d'architecture romaine. L'architecture est une manière de donner corps à des concepts. Elle permet d'asseoir un pouvoir politique, aussi tout état, dictature, ou monarchie a son monument emblématique. De la même manière, l'architecture religieuse permet de matérialiser des croyances. Ainsi on peut attribuer plusieurs sens à un édifice : l'accueil, le rassemblement, le repère, mais aussi la publicité, la domination. Si l'architecture est le vaisseau de croyances et de symboles, elle entraîne nécessairement dans sa chute l'idée d'un ordre social. L'histoire est marquée par bon nombre de destructions symboliques : de la destruction des symboles royaux pendant la révolution française, en passant par la chute du mur de Berlin. Du point de vue du destructeur, c'est une preuve de puissance, d'annihilation, d'effaceur de mémoire. La démolition semble apparaître en contexte de crise, de guerre, laissant derrière elle un goût amer d'injustice.

La disparition "naturelle" de l'architecture est un phénomène lent, de vieillissement, de détérioration. Il se manifeste par des traces d'usure, certaines inoffensives, d'autres symptomatiques de danger. Le progrès scientifique aura bientôt pour objectif de nous protéger de la saleté et de l'usure. Le mouvement hygiéniste dès le XVIII<sup>ème</sup> siècle met au jour des liens directs entre l'organisation des villes et des conditions de vie saine pour l'individu. C'est une révolution qui s'opère en termes de réseaux : gestion des eaux usées, des déchets. C'est aussi le culte de la transparence et de la lumière, possible grâce à de nouveaux matériaux : le verre et l'acier. Des opérations de nouveaux logements sont entrepris pour garantir un mode de vie moderne et confortable, que les anciens îlots ne permettaient pas. On bannit la densité on abat les enceintes des villes pour qu'elles puissent s'étendre en périphérie. À Paris, c'est le préfet haussmann qui va dicter un nouveau modèle urbain. Au XX<sup>ème</sup>, le mouvement moderne se construit sur un rejet similaires des modèles précédents, considérés comme obsolètes, et dans l'optique d'offrir à moindre coût un confort moderne à un plus grand nombre de personnes grâce aux progrès techniques. Dans un contexte de recons-

truction, le mot d'ordre est à la rapidité et l'efficacité, le béton armé et la préfabrication sont des réponses idéales. On recherche un modèle de logements et d'architecture intemporelle, épurée. Le Corbusier considère même les gratte-ciel New-Yorkais comme les nouvelles cathédrales modernes. Parallèlement à cette recherche d'indémorable, l'usure n'est pas beaucoup prise en compte dans la conception. En témoigne le destin tragique de la Villa Savoye, déclarée inhabitable par ses commanditaires, au bout de quelques années. Cette posture, tournée vers le progrès, a tendance à condamner la "patine" en faveur du neuf et du moderne. Le vieillissement en architecture, à la fois esthétique, sociologique, et technique, est en grande partie rejeté dans une société destinée à avancer, à se surpasser continuellement.

À l'inverse, un mouvement de conservatisme s'observe dans certaines sphères de la construction. L'architecture a depuis longtemps servi d'hommage, à la mémoire d'homme ou de cause. L'architecture funéraire ou religieuse sont souvent les traces les plus fréquentes d'un peuple ou d'une civilisation. Parce qu'elle survit à l'homme, elle fait témoignage. D'une certaine manière, elle permet à l'homme de s'accorder une portion d'éternité. Notre-Dame brûlant en avril 2019 a provoqué des réactions très fortes : des gens en pleurs, "C'est une partie de moi qui s'effondre". Mêlés à la tristesse, des sentiments de colère et de honte face au manque de soin que témoigne l'accident : "Nos ancêtres ont mis plus de cent ans à la construire. Et nous, au XXI<sup>e</sup> siècle, on n'est pas capables de la préserver". Par respect pour l'œuvre de nos prédécesseurs, et par souci de mémoire, la patrimonialisation est courante aujourd'hui, et s'élargit à un plus grand nombre de constructions. Récemment, la ville d'Anvers a déclaré un ancien site de traitement pétrolier, Petroleum Zuid, patrimoine industriel. Au delà de l'attachement historique, il y a valeur de preuve scientifique dans la conservation d'éléments architecturaux. C'est aussi pourquoi la reconstruction de Notre-Dame se fera à l'identique, selon l'avis de l'architecte en chef, qui se base sur la charte de Venise, qui dit que la reconstruction "s'arrête là où commence l'hypothèse"<sup>23</sup> et doit s'appuyer sur le "dernier état connu du monument". Ainsi, par souci de mémoire et de vérité, on a tendance à figer certaines constructions dans le temps pendant des siècles.

Par nature, l'architecture semble être construite pour durer. L'architecture peut signifier plus qu'un simple refuge: le reflet d'un ordre social, d'un mode de vie, ou un vestige du passé. Quoiqu'il arrive, l'architecture est un phénomène profondément humain, sa disparition est vécue comme un drame humain. On peut nuancer son importance, en distinguant les destructions à caractère exceptionnel, des destructions dites "ordinaires". Celles-ci ont vocation à réactualiser l'architecture contemporaine à mesure que les modes de vie évoluent. Loin d'affecter uniformément le tissu urbain, ce phénomène de remise à neuf ne semble répondre à aucun algorithme prévisible. Comment ces choix s'opèrent-ils? La valeur d'un édifice semble être variable d'un individu à l'autre. Pourtant, elle n'est pas indifférente à un ensemble de critères objectifs, dont l'usure physique fait partie. Ce témoin d'usure semble aussi laisser place à une grande marge d'interprétation: entre saleté et patine, insalubrité et authenticité, où réside la différence ?

42



Notre-de-Dame de Paris en feu ^  
avril 2019

43

# DE LA DIFFICILE ÉVALUATION DE L'USURE

Une fois que l'on a accepté l'évolution inéluctable du monde construit vers un mode déconstruit, reste à évaluer par quel processus on passe de l'un à l'autre. En effet, si la déconstruction est le fait de l'homme, le vieillissement, l'altération, des matériaux sont des variables du temps et de la "nature". Cependant l'usure et l'obsolescence sont des concepts profondément humain, qui sont prépondérant dans le processus de déconstruction. L'évaluation de l'usure n'est-elle pas seulement une appréciation purement technique de notre lieu de vie mais aussi une remise en cause de notre propre regard ?

## Altération ou usure ?

44 Le premier ennemi de la longévité de l'architecture est le temps, qui se manifeste par l'usure. Stephen Cairns et Jane M. Jacobs dans leur livre au titre évocateur *Buildings must die*<sup>24</sup>, proposent un memento mori pour le monde inerte de l'architecture. Même si on ne peut pas parler de « mort », le destin de l'architecture est la ruine, par la simple action des éléments naturels. Il semble parfois que l'action humaine se résume à résister à cette usure inévitable, en refusant de la laisser apparaître. Aujourd'hui encore, les médias et les promoteurs immobilier nous vendent une vision d'une architecture toujours neuve et immaculée. « Le rêve de l'architecte »<sup>25</sup> selon Thomas Cole est fait d'édifices à colonnes, de parthénons et de pyramides, aspirant à l'éternité. Cette représentation idyllique est bel et bien un rêve. Si l'architecture de papier ne peut jamais vieillir, l'architecture matérielle s'expose aux affres du temps. S'opposer à ce principe empêche une meilleure compréhension des phénomènes d'usure de la matière, et une appréhension de ceux-ci dans la conception. De plus en plus, les architectes jouent avec l'altération des matériaux : la corrosion, les dépôts, l'humidité... Eero Saarinen le premier reconnaissant

24. Voir Index

25. «The architect's dream», Thomas Cole, peinture à l'huile, 1840

26. Voir Index



Mur extérieur de l'atelier de Remy Zaugg, ^  
Herzog et De Meuron, Mulhouse, 1995

le potentiel esthétique de l'acier Corten, «propre à celui de la nature même»<sup>24</sup>.

45 Ainsi l'architecture se déforme, s'altère jusqu'à mener finalement à sa propre ruine. Cependant, plus rapidement que les éléments naturels, ses habitants vont "user" de leur lieu de vie et, par voie de conséquence, le détériorer. Une relation étroite s'installe entre usage et usure. La fréquence de l'un augmente l'apparition de l'autre. On distingue l'usure d'une altération quelconque du fait que «cette altération n'est pas a priori intentionnelle» et résultent «des effets collatéraux d'actions qui n'avaient pas cette finalité»<sup>26</sup>. Elle est le témoin d'une activité passée, répétitive, parfois collective. «L'usure rappelle que, la plupart du temps, d'autres usagers ont précédé et d'autres encore suivront»<sup>26</sup>. Ces deux agents couplés, l'environnement et les habitants, participent à détruire progressivement un édifice. Il est très difficile quel agent est le plus nocif, puisque cela dépend des situations. On peut affirmer cependant que l'intervention humaine peut être positive, par l'entretien, la réparation. Si bien qu'un immeuble tant qu'il est habité, aura tendance à survivre plus longtemps qu'un immeuble laissé à l'abandon.



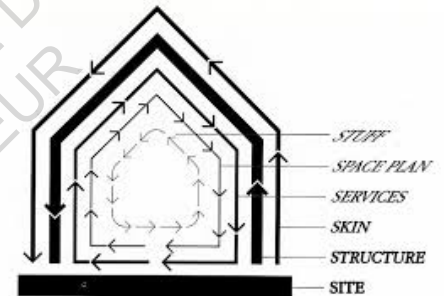
## Échelles d'inertie

De manière triviale, on associe souvent la massivité à une certaine capacité de résistance. La figure du monument qui traverse les siècles est souvent celle d'un édifice imposant. Ce rapprochement entre massivité et longévité a tendance à se vérifier de manière pratique. Ainsi, construire à grande échelle constitue une véritable démonstration de pouvoir, qui s'est vue employée à des fins diverses militaires, politiques, médiatiques... C'est ce constat qui encourage la vision d'une architecture presque éternelle, qui, en survivant à l'homme, se fait témoin de son existence. Denis Hollier compare l'architecture à la «putréfaction d'un organisme dont il en reste que son squelette [...] ne retenant de l'homme que ce que la mort ne peut atteindre», finalement, «la victoire sur la mort»<sup>24</sup>.

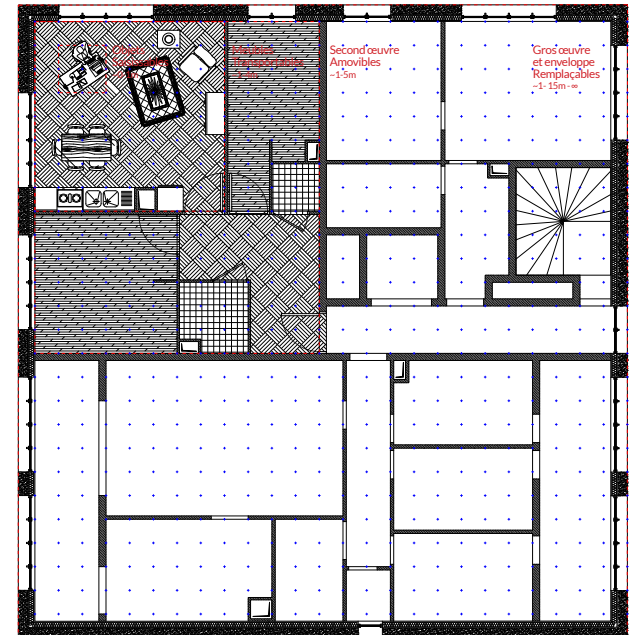
Cependant, la particularité en architecture est qu'un édifice comprend une combinaison d'espace, et une multiplicité d'usages qui se déclinent à plusieurs échelles. De la poignée de porte aux murs porteurs, l'usure n'intervient pas dans les mêmes échelles de temps. On peut effectuer un rapprochement entre la taille d'un objet et sa capacité à être déplacé avec sa fréquence de renouvellement. Ce qui est proche de l'échelle de l'usagers évolue au même rythme que lui. Un objet qui est saisissable en main, est susceptible de bouger plus souvent, qu'un meuble qui est transportable plus difficilement. Les finitions intérieures, portes, sols et murs, sont fixes mais restent amovibles, et enfin la structure, les réseaux et l'enveloppe du bâtiment sont remplaçables mais plus difficilement démontables. Ainsi, la dégradation de l'architecture, pris dans son sens large, n'est pas linéaire à l'intérieur même d'un édifice. Cela complexifie encore une fois notre capacité à évaluer l'usure et la quantifier.

Certains chercheurs ont tenté de catégoriser les éléments architecturaux pour simplifier une analyse des cycles de vie des matériaux. Frank Duffy affirme : "there isn't any such thing as a building. A building properly conceived is several layers of longevity of built components"<sup>24</sup>, et Stewart Brand illustre ces propos par un diagramme théorique. Il parle de couches successives : la peau, la structure, les services... Le problème étant que ces différents groupes évoluent à des rythmes différents, et risquent de se dévaluer entre eux. Si l'enveloppe est interdépendant de la structure par

exemple, l'une peut se détériorer avant l'autre, et donc rendre l'ensemble obsolète. C'est pourquoi John Habraken propose de distinguer deux parties autonomes dans toute construction : le "support" et le "contenu"<sup>24</sup>. Ces distinctions de catégories semblent assez évidentes, cependant elles peuvent constituer un point de départ comme outil d'analyse ou de conception.



Shearing layers of change ^  
«How buildings learn: what happens after they're built»  
Stewart Brand, 1995



Graphique proposant une catégorisation possible  
des éléments en architecture ^  
©Ophélie JAGER-BAH

## Évaluer l'usure

D'abord témoin du temps qui passe, l'altération de la matière est souvent regardée comme un désagrément. L'usure peut être considérée comme néfaste sous des critères objectifs de sécurité. En s'accroissant, elle peut présenter différents risques: en architecture des risques sanitaires ou d'effondrement. L'usure peut aussi tout simplement rendre l'objet inutilisable ou impropre à remplir sa fonction. Dans les deux cas, se justifie alors des interventions régulières d'entretien. À défaut, une destruction pure et simple de l'objet. Les actions d'entretien peuvent parfois elle-même avoir pour effets d'usure non désirés. Reste à savoir comment il est possible d'évaluer ces altérations, et à quel degré on peut les considérées comme dangereuses ou handicapantes. Dans le domaine du bâtiment, les édifices publics et les logements collectifs sont soumis à des normes de qualités structurelles et thermiques. On est capables d'identifier des traces d'usures dangereuses (fissures caractéristiques, présence de certains matériaux) par rapport à des situations similaires connues. On éprouve plus de difficultés avec des bâtiments anciens, où très peu voire aucune documentation n'est disponible et les savoirs-faire sont perdus.

- 48 C'est pourquoi des édifices très anciens comme la basilique Sainte Sophie sont scrutés de près par des experts, qui tente par des batteries de tests et de capteurs d'anticiper les failles de la construction.
- À force d'analyse, serait-il possible d'anticiper l'usure ? Il existe des méthodes de normalisation qui renseignent la durée de vie d'un éléments de construction, selon ses qualités, sa conception, sa mise en œuvre et ses conditions d'usage: *reference service life of the component (RSL)*, *estimated service life of the component (ESL)*. La durée de vie référence est obtenue à partir des qualités intrinsèques du matériau. Pour obtenir une durée de vie estimée plus proche de la réalité, on ajoute d'autres facteurs: qualité des composants, qualité de design, qualité de mise en œuvre, environnement intérieur, environnement extérieur, conditions d'utilisation, qualité d'entretien. Le résultat ESL est donc spécifique à un cas précis. Elles permettent de savoir à quel moment tel élément a besoin d'être remplacé, mais sont aussi utiles dans des objectifs de réemploi. Cedric Price a notamment beaucoup intégré le temps dans certaines

de ces conceptions. Dans son projet Potteries Thinkbelt notamment où il distingue partie durable des parties plus réversibles, et présente, en même temps que le campus, un relevé des différentes structures et leur durée d'usage estimée.

Au delà des considérations techniques, il existe un stade où l'usure n'est pas encore néfaste pour la santé ou la sécurité, seulement dans l'appréciation de l'utilisateur et son confort. Le collectif Rotor y consacre un livre de recherche, et qualifie cette dégradation inoffensive de la matière d'«usure ambiguë»<sup>26</sup>. Ainsi quand, l'usure n'est pas néfaste au bon usage d'un objet, se pose la question : doit-on tenter de la camoufler ou d'en limiter les effets ? Notre rapport à l'usure témoigne d'un attachement particulier aux objets. Si l'acte d'entretien s'apparente parfois à une corvée que l'on exécute par obligation, il peut revêtir des airs de rituels. Rotor prend pour exemple un costume que l'on lave et repasse pour qu'il paraisse «comme neuf», à l'inverse du bleu de travail que l'on rapièce juste assez pour qu'il reste utilisable. Cette différence de traitement distingue un objet uniquement fonctionnel d'un objet ayant une valeur qui dépasse celle de l'usage: sentimentale, esthétique ou scientifique. Ainsi, il semble que la tolérance à l'usure dépend énormément du rapport entre l'utilisateur et l'objet en question. 49

## L'obsolescence avant la ruine

En essayant d'anticiper l'usure d'un élément de construction de sous des critères techniques, on tombe sur un écueil. Malgré tous les calculs, certains paramètres échapperont toujours à l'équation. Si on peut approximativement évaluer pour un rail de chemin de fer combien de passage de train suffiront à l'abîmer jusqu'à la casse, pour des bâtiments, aucun algorithme ne permet de le prévoir. Chaque bâtiment évolue dans un environnement unique, et répond à une multiplicité d'usages différents.

Architecturalement, on vit un «âge de l'obsolescence»<sup>27</sup>. On observe un décalage entre la temporalité de l'architecture, sa matérialité, et l'évolution des modes, du marché et du foncier. À tel point qu'on arrive à des situations absurdes, où un projet d'architecture devient obsolète avant même son achèvement. On peut prendre en exemple le projet luxueux de la Sathorn Unique Tower à Bangkok, dont le chantier a

27. Daniel Abramson, 2009, *Obsolescence: Notes towards a History*

été brutalement interrompu en 1998, rattrapé par la crise économique que traversait le pays. Dans le paysage urbain, se détache cette présence absolument paradoxale d'un chantier inachevé qui tient désormais plus de la ruine.

"Capital demands liquidity of an architecture that is solid matter."<sup>24</sup> L'architecture tire sa valeur, plus maintenant de sa qualité construite, mais davantage des services qu'elle offre et de son environnement construit. Autant de facteurs mouvants et qui sont souvent indépendants de toute qualité architecturale. Dans un tel contexte, on peut observer des politiques encourageant un diagnostic d'obsolescence et la démolition. Rachel Weber observe dans les villes nord américaines des politiques de taxes avantageuses dans les zones délabrées ou à détruire, afin de les rendre attractives pour les investisseurs.<sup>24</sup> L'état peut aussi acquérir des biens désignés comme obsolètes ou abandonnés, pour détruire les constructions, et revendre le terrain à plus forte somme. Comment en est-on arrivé à ce triste constat que la démolition d'un bâtiment techniquement encore habitable soit la solution la plus économiquement viable ?



^ Vue depuis un étage de la Sathorn Unique Tower à Bangkok

# DÉCONSTRUCTION UNE CULTURE PERDUE ?

*“Whether it’s good or bad, it is sometimes very pleasant, too, to smash things.”*

Fyodor Dostoyevsky, Notes from the underground

## Petit point lexical

Avant de nous pencher sur quelques différentes techniques existantes pour déconstruire un bâtiment, il convient de clarifier quels mots sont à employer et dans quels contextes. Jusqu’ici nous avons privilégié le mot “déconstruire” pour désigner des situations hypothétiques. Si on reprend son acception littérale : “défaire la construction”, elle ne précise pas de quelle manière on “défait”, on peut estimer ainsi que cette expression englobe toute les techniques que nous pourrions voir ici. Cependant, il est préférable dès maintenant de lui donner un sens plus précis, puisque nous aimerions la distinguer de ses synonymes plus radicaux et violents tels que la destruction et la démolition. Ces deux mots renvoient davantage à des notions d’anéantissement et de disparition. On pourra parler de déconstruction lorsque les techniques utilisées se rapprochent de celles de la construction, et que l’opération aboutit par un récupération (du moins partielle) des produits de la construction, on pourra ainsi dire qu’il n’y a pas eu disparition. On pourra aussi utiliser le mot démontage, un cousin éloigné au sens moins obscur. Dans ce cas, à l’image d’un meuble suédois, on estime que la construction est entièrement réversible dans sa mise en œuvre, et qu’elle pourrait se monter et se démonter à l’infini. Enfin nous verrons d’autres notions qui touchent à l’après-déconstruction. Le réemploi, qui se distingue du détournement par le simple fait que l’on réutilise un objet pour sa fonction première. Le recyclage, très à la mode en ce moment, qui implique un transformation de la matière, vers un nouveau produit commercialisable.

## Du démontage au dynamitage: petite histoire de la déconstruction

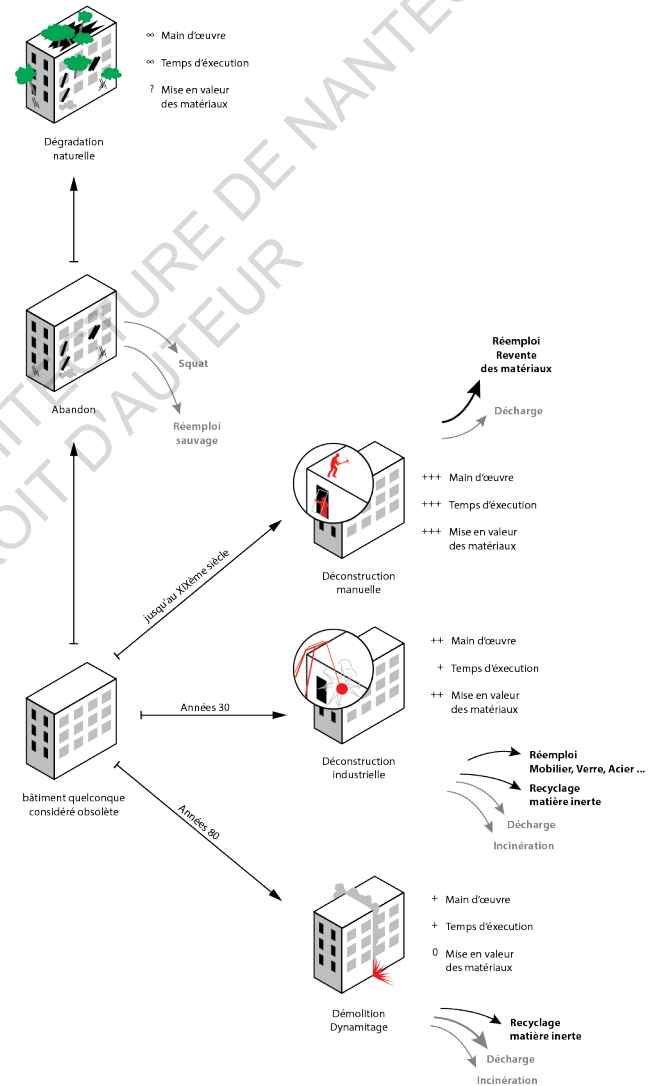
Bien avant la révolution industrielle, la déconstruction et le réemploi étaient des pratiques courantes, dans la mesure où le matériau et sa mise en œuvre avaient une véritable valeur. Des documents datant de la fin de l’empire romain relatent d’une “véritable éthique en matière de réemploi de composants architecturaux. [...] Ces éléments d’architecture (colonnes, chapiteaux, architraves, etc.) étaient considérés par les autorités publiques comme une sorte de patrimoine mobile.”<sup>28</sup> La déconstruction n’intervient qu’en dernier recours et à condition de pouvoir sauver le maximum de composants possibles.

Pendant le XVIIIème siècle, commence à apparaître les premiers grands travaux d’embellissement. Il était d’usage de faire un chantier de déconstruction, qui aboutissait au dépôt in situ des matériaux : mobiliers, pierre, bois de charpente et ferrures. Les matériaux pouvaient être directement réutilisés pour un nouveau chantier ou être vendus sur place. Les bénéfices étaient véritablement intéressants: en prenant l’exemple de la démolition du Coudenberg à Bruxelles, Rotor parvient à un rapport de 1 à 3 “entre les coûts de démantèlement et les bénéfices tirés de la vente”.<sup>28</sup>

Les grands travaux Haussmannien au XIXème siècle auront encore recours à ces techniques. Vu la taille de l’opération et les outils de l’époque, une main d’œuvre conséquente est nécessaire : “En 1852, ce sont près de 40 000 Limousins, qui quittent leur région pour aller - littéralement- défaire et refaire Paris”<sup>28</sup>. Ces grands travaux font finalement naître un véritable business en matière de déconstruction. Après avoir participé aux destructions pour le Paris Haussmannien, Achille Picart lance sa propre entreprise. Il fait notamment sensation en démontant le Palais des Tuileries en six mois. Les pierres récupérées iront jusqu’en Corse sur le chantier du château de la Punta. On peut dire que l’entreprenariat en déconstruction marque déjà le début d’une concurrence à l’efficacité. Les chantiers de déconstruction demandent à cette époque une organisation militaire pour pouvoir tenir des délais de plus en plus court. Comme tout service, il se doit d’être rentable pour le client, et ça n’est bientôt plus le cas. Petit à petit, la revente des matériaux ne suffit plus à rembourser les efforts fournis à la décon-

struction, et les moyens de l'époque ne permettent pas une accélération drastique des chantiers. Rotor prend en exemple la dispute autour du chantier de déconstruction de la caserne Sainte-Elisabeth et ancien couvent en 1910 à Bruxelles. Le propriétaire ne pouvait se satisfaire des propositions financières des entrepreneurs en démolition, toutes trop élevées. Un extrait de l'article de journal à ce sujet résume bien la nouvelle situation : «Après la séance, M. le receveur des domaines a demandé aux entrepreneurs présents le pourquoi de ces résultats négatifs. Ils lui ont répondu que le délai imposé était trop court, d'autant plus que la place manque pour le dépôt des matériaux, que la démolition s'aggrave d'une cube assez considérable de déblais à enlever, et que la valeur des matériaux est presque nulle.»<sup>28</sup> D'abord la pression foncière pousse à des délais toujours plus court, et ne laisse que très peu de place pour une installation temporaire de conditionnement et de vente des matériaux. Ensuite cette revente ne permet plus de couvrir les frais du chantier. Vers 1930, la situation bascule suite au krach boursier. La rentabilité devient le maître mot de la démolition (car il ne s'agit plus de déconstruction), et les entrepreneurs travaillent à coup de bonus ou pénalités de retard par rapport au délai annoncé. Plus de récupération des matériaux, donc plus de soin dans la manière dont on effectue le démontage. Rotor décrit un chantier New Yorkais en 1929 : «des ouvriers démolissent à la masse des salles de bains en marbre et brisent volontairement des fenêtres»<sup>28</sup>. Les champions de la vitesse en terme de destruction rivalisent d'ingéniosité et de moyens. L'américain Jacob Volk, qui parvient à faire disparaître le Gillender building en 1910, haut de 22 étages, en 45 jours, participe à la mécanisation progressive des chantiers de démolition.

Après la guerre, ironiquement ce sont les machines militaires qui inspireront de nouvelles techniques et de nouveaux outils pour la déconstruction. C'est le début des bulldozers, avec la firme américaine Caterpillar et la japonaise Komatsu. Évidemment, c'est l'usage d'explosifs pour la démolition qui va révolutionner la discipline. On atteint ainsi un record de vitesse absolue, une main d'œuvre minimale et une démolition totale.



Graphique illustrant les différentes méthodes de déconstruction au cours de l'histoire  
©Ophélie JAGER-BAH

## La destruction créatrice ?

L'accélération des moyens de production a bouleversé les modèles économiques. La valeur intrinsèque de l'architecture s'est déplacée, de la qualité de ses matériaux et de sa mise en œuvre, à une valeur foncière et des délais d'exécution. On privilégie les méthodes qui dégagent de l'espace et rapidement. La valeur moindre des matériaux a encouragé la disparition d'un démontage soigné. Le monde de la construction a rejoint les standards d'une société de consommation: une production industrielle et normée, et des déchets en masse.

On peut faire le parallèle avec la notion de "destruction créatrice" de Joseph Schumpeter décrivant la concurrence impitoyable du système économique capitaliste. Les changements de propriétaires, de politiques, de programmes, emportent fatalement avec eux les anciennes constructions pour en implanter de nouvelles. La loi de marché s'est installée durablement dans notre manière de construire et de déconstruire, c'est un tourbillon impitoyable. Alors faudrait-il se résigner, et s'en amuser? À Las Vegas, c'est sous des salves de feux d'artifices et avec une grossière mise en scène de bombardements pirates

56 que le Dunes Hotel s'est effondré en 1993 avec des dizaines explosifs, dans l'hystérie générale. C'est la joie jamais satisfaite d'un caprice d'enfant, qui découvre son pouvoir sur les choses qui l'entoure. Mais peut-on jouir indéfiniment de ce terrain de jeu, en détruisant ce que l'on vient de construire au fil de nos envies ? Au bout de la chaîne, les déchets de la construction sont difficilement dissimulables. Rotor calcule que les déchets de démolition annuellement produits par la Belgique formeraient un monticule plus haut que les pyramides de Gizeh. Alors que faire de ces montagnes de détritrus ? En France, le tri de ces déchets n'est obligatoire que depuis 1992. Ils sont séparés en trois grandes catégories : les déchets inertes (parpaing, tuiles, mortier, ciment, béton...) qui sont recyclables, les déchets industriels banals, équivalents à nos déchets ménagers, et les déchets industriels spéciaux, toxiques, qui sont traités et enfouis. Aujourd'hui, les déchets inertes sont le plus souvent incinérés pour produire de l'énergie, ou recyclés en granulats de taille moyenne. Ce produit transformé est de pauvre qualité : sa composition est difficilement contrôlable,

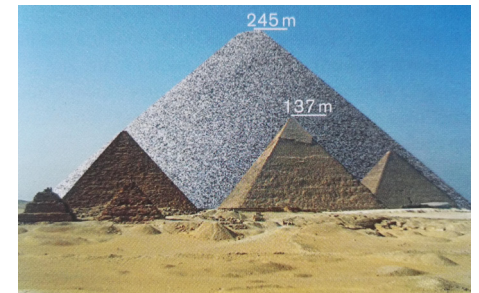
et la finesse du grain n'est pas approprié pour produire un nouveau béton. Il est plutôt utilisé pour des remblais de routes. Dans les années 2000, l'industrie du recyclage est vue comme une solution d'avenir, l'alternative à une planète décharge. Aujourd'hui, on déchanté : les produits recyclés présents en masse sur le marché n'ont plus aucune valeur.

«Les granulats concassés 0/40mm mixtes constituent l'une des fractions d'entrée de gamme du secteur du concassage. Ils peinent aujourd'hui à trouver des débouchés et connaissent une situation de surproduction, ce qui se traduit par un faible prix de vente (parfois 0€/t). Parmi les débris de béton, cette fraction mixte contient des morceaux d'éléments qui, sur le marché du réemploi, possèdent une valeur marchande largement supérieure.»<sup>28</sup>

Ainsi ce système de consommation est un puit sans fond : les ressources primaires une fois transformées, perdent définitivement leur valeur dès leur première mise en œuvre. C'est un mouvement linéaire qui réduit petit à petit la ville en poussière...



57



Illustrations tirées de l'ouvrage <sup>^</sup>  
*Déconstruction et réemploi,*  
*Comment faire circuler les éléments de construction*  
 Rotor, 2018

# VERS DE NOUVELLES PRATIQUES ?

## La rénovation urbaine cataloguée

Renaud Epstein fait le lien entre trois périodes de l'urbanisme français : les « grands travaux de modernisation urbaine du Second Empire », les « opérations de résorption des îlots insalubres des centres anciens des grandes villes »<sup>29</sup> de l'entre-deux-guerres aux années 1960, et enfin la vague de destruction des grands ensembles d'habitat social au tournant du siècle. Leur terreau commun : le terme de « rénovation urbaine » pour désigner des opérations de destruction puis de reconstruction. Cette méthode même si elle a évolué en termes techniques, s'est maintenue dans les politiques urbaines, malgré les fortes critiques des universitaires dès les années 70. En même temps qu'elle imprime durablement les pratiques de rénovation urbaine dans l'urbanisme actuel, la fin du XXème siècle marque déjà le début de la remise en question face à la démolition.

Les années 80 et 90 ont été une période explosive pour les grands ensembles en France. Devant un abandon progressif des barres de logements, leur détérioration accélérée par un vandalisme généralisé, les politiques sont désespérées. Dans les années 70, on tente les méthodes « douces » avec notamment les opérations « habitat et vie sociale », dont les subventions servent davantage à des mouvements associatifs, et des mise en valeur de l'environnement bâti. Mais déjà, des destructions partielles sont à l'œuvre, pas tout à fait assumées : « le terme même de rénovation urbaine est toutefois évité par les élus locaux. Cette expression est encore associée à une politique du pouvoir étatique jugée arbitraire qui a contraint des habitants à quitter leurs habitations dégradées »<sup>30</sup>. Cette frilosité face aux termes employés met en évidence une certaine honte. Détruire des logements vieux d'à peine 20 ans d'existence, une solution qui paraissait extrême, mais pourtant nécessaire de peur

d'une ghettoïsation inévitable de ces quartiers faute d'actions concrètes. Elle devient très vite dans les politiques de la ville une recette habituelle dans des contextes difficiles, afin de résoudre des problèmes sociaux de fonds par des opérations de façade. « Il est dès lors acquis que c'est le caractère supposé de dangerosité sociale qui détermine encore le recours ou non à la démolition. [...] Outre leur dégradation physique, une des raisons qui conduisent aux démolitions dans certains grands ensembles dès les années 1980 est liée à leur dépeuplement et à la vacance en forte progression de leurs logements. »<sup>30</sup> Même s'il est difficile de le dater avec précision, le tournant dans les politiques urbaines s'opère dans les années 80. En plein contexte de décentralisation, les élus, encouragés par des situations de plus en plus alarmantes dans les quartiers, en viennent à reconsidérer l'option de la démolition. Ces opérations isolées ne font pas l'objet d'une politique centralisée. « À ce jour, il n'existe pas de données chiffrées concernant le nombre de logements détruits entre le début des années 1980 et le milieu des années 1990. Ce n'est en effet qu'en 1995 que la direction de la Construction du ministère de l'Équipement a missionné un premier bureau d'études pour évaluer le nombre de destructions réalisées, quelques centaines au début des années 1990, ainsi que leurs coûts. »<sup>30</sup>

La loi Borloo en 2003 inscrit définitivement la rénovation urbaine comme méthode et objectif de l'urbanisme national, avec la mise en place d'un PNRU (Plan National de Rénovation Urbaine). L'ANRU (Agence Nationale de Rénovation Urbaine) agit uniformément sur tout le territoire français, en collaboration avec les collectivités territoriales. Ce plan d'envergure nationale affiche fièrement ses chiffres : aujourd'hui un total de 150 000 logements détruits, plus du triple de construits, et un peu plus du double réhabilités. L'assimilation ambiguë de la destruction comme programme de rénovation, est toujours de mise. Ce type de programme reste ciblé sur des quartiers décrits comme victimes de « dysfonctionnement urbain » et de « concentration de difficultés sociales »<sup>31</sup>. Même si les interventions sont discutées avec les élus locaux et adaptées au regard de chaque situation, la mise en place de ce genre de structure encourage néanmoins un certain systématisme en terme

29. Renaud Epstein. (Dé)politisation d'une politique de peuplement: la rénovation urbaine du XIXe au XXe siècle. Fabien Desage, Christelle Morel-Journal, Valérie Sala Pala. Le peuplement comme politiques, Presses universitaires de Rennes, pp.329-354, 2014

30. De l'humanisation à la destruction du béton. La politique de la ville des années 1970 aux années 1980, metropolitiques.eu, Thibault Tellier, 08/10/2018

31. « L'ANRU, c'est quoi ? », anru.fr; Vidéothèque

de projet architectural. L'architecte Paul Chemetov, après s'être battu au tribunal pour la conservation de la CPAM de Vigneux érigée en 1972, se désole : «la démolition devient un projet»<sup>32</sup>.

### Un malaise collectif

Au tournant du siècle, les destructions urbaines inquiètent autant qu'elles fascinent l'opinion publique. En un mot, elles intriguent. Au printemps 1991, Dominique Cabrera<sup>33</sup> propose aux habitants de quatre tours du quartier du Val Fourré de revenir sur leurs histoires personnelles au sein de ces bâtiments alors à l'abandon. Avec émotion, des familles font le tour de pièces vides en les peuplant de souvenirs « Là c'est ma chambre » « là c'était ma cuisine ». L'acquisition de l'appartement était pour beaucoup le début d'une nouvelle vie, en famille, parfois dans un nouveau pays, avec une vie de quartier agréable. Lorsqu'ils reviennent, la plupart sont incrédules devant l'état déplorable des lieux. Un père nostalgique gratte les murs, à la recherche d'un motif familial sous les couches successives de papier-peints. Leur récit ému, parsemé de détails d'aménagement, d'anecdotes culinaires et d'entraide avec les voisins, semble venu d'une autre époque, superposé avec les images d'immeubles vides qui résonnent de solitude, peuplés de pigeons et de quelques squats illégaux. Les derniers partis déplorent une rapide dégradation des lieux, en même temps qu'une montée de l'insécurité. Le 26 septembre 1992, les tours sont dynamitées. Sous l'œil de la caméra, un des habitants verse quelques larmes face au spectacle et murmure « Voilà, c'est fini ». Au moment où Cabrera filme, les tensions refont surface de manière violente : après des débâcles nocturnes, un jeune homme en garde à vue meurt des suites d'une crise d'asthme, la police ayant refusé de le soigner. Cet incident provoque une série d'émeutes dans le quartier, qui entraîne d'autres morts à la fois du côté policier et civil. Destin désenchanté d'une promesse d'un monde meilleur. Cette tragédie ordinaire inspire aussi le travail de Mathieu Pernot, photographe. Il documente la disparition des grands ensembles en France de 2001 à 2008, un regard croisé entre des clichés d'explosions de barres d'immeuble et des cartes postales représentant ce "meilleur des mondes" aujourd'hui disparu. Au milieu de ce décor immense, il

retrouve « les témoins », habitants parmi tant d'autres, spectateurs impuissants d'une histoire collective rejetée. Au delà du désastre humain, les démolitions avec explosifs offrent un spectacle d'une beauté et d'une violence déconcertante. Le photographe Julian Rosefeldt filme des démolitions en Allemagne entre 1996 et 1998, qu'il rassemble dans le film *Detonation Deutschland*<sup>34</sup>. Il est diffusé à deux reprises : au Contemporary Art Center, à New York, en 1998, et lors de la première biennale d'Athènes intitulée *Destroy Athens*, en 2007. Le film enchaîne différents point de vue, depuis des toits, des fenêtres, on voit se succéder des détonations en pleine rue, sans savoir où l'on est exactement. En quelques secondes on passe d'un calme plat à un écroulement grondant, suivi par des nuages de poussières qui envahissent l'espace en un clin d'œil. À regarder, c'est un spectacle presque divertissant, satisfaisant de puissance et d'efficacité. Parfois, des cris de joie et des applaudissements suivent l'explosion. Cette puissance destructrice, aussi précise et maîtrisée soit-elle, semble arbitraire et hasardeuse, et ressemble dangereusement à des actes de terrorisme. Les "Implosions" de Mathieu Pernot sont aussi idylliques qu'apocalyptiques. Le photographe capture ce moment de grâce où le souffle de l'explosion fait, pendant un instant, tout disparaître. L'architecture devient presque aérienne, elle s'évapore pour ne plus exister.



Cliché de la série *Implosions* ^  
Mathieu Pernot  
2004

32. «La démolition devient un projet», Paul Chemetov, lettre ouverte publiée par le *Moniteur*, lemoniteur.fr, 10 janvier 2017

33. «Chronique d'une banlieue ordinaire», Dominique Cabrera, 1992

34. «Detonation Deutschland», Julian Rosefeldt, 1996-1998



## Détruire un modèle ?

Si ces débats sur la déconstruction à la fin du XXème semblent être cantonnés au cadre politique, ils bousculent aussi la sphère architecturale. Car ces démolitions à coup d'explosifs apparaissent comme des attentats vengeurs contre un héritage raté du modernisme. Certains architectes et artistes tournent en dérision les idéaux des Trentes glorieuses. Gordon Matta-Clark dans le Bronx détruits joyeusement les architectures régulières et ordonnées chères aux modernistes, leur donnant une nouvelle consistance, molle, fragile. Superstudio publie des images déconcertantes, utopies négatives qui «témoignent à la fois d'une fascination et d'une répulsion pour le fonctionnalisme et les grilles totalitaires de Mies van der Rohe.»<sup>35</sup> Des photomontages montrant des paysages urbains ou déserts, envahis par une géométrie régulière, sont doublés d'un discours décrivant « douze villes idéales », qui ne sont que des caricatures d'un monde technocrate, bizarrement actuel. En parallèle de ce rejet des théories datées de la charte d'Athènes, se développe dans les années 1970 un engouement pour une architecture légère et sans attache. Le groupe britannique Archigram propose la Walking city ou la Instant city, design inspiré de l'architecture industrielle, avec treillis métallique et structure gonflable. Des villes nomades et ludiques, telles des fêtes foraines. Yona Friedman, superpose à la ville actuelle une ville futuriste s'inscrivant dans une grille flottante, la ville spatiale. L'architecture du futur n'a pas de forme, pas de programme définie, elle est aérienne, mouvante, informe, c'est la «dilution de l'architecture»<sup>36</sup>. Ainsi, les architectes des années 1960 à 1970 rêvent des villes futuristes, aux antipodes du modèle actuel, la ville moderne de béton, qui ne peut plus se réinventer. La plupart de ses dessins resteront à l'état de recherche pure. Parmi les rares réalisations concrètes de théories architecturales à cette époque : la Nagakin Capsule Tower de Kurokawa construite en 1972, exemple de design né du courant métaboliste au Japon. La tour est un immeuble résidentiel composée de 140 capsules identiques qui sont les appartements. Les capsules ont été conçues comme indépendantes et donc remplaçables individuellement dans le temps, sans avoir à intervenir sur toute la structure. La tour serait donc en constante réparation, et pourrait se régénérer comme un véritable organisme

62

35. «Les utopies négatives de Superstudio», Le Monde, Éric Lorent, 15 juillet 2018

36. «The dilution of Architecture», Yona Friedman, 2015



Clockshower  
Gordon Matta-Clark  
1974

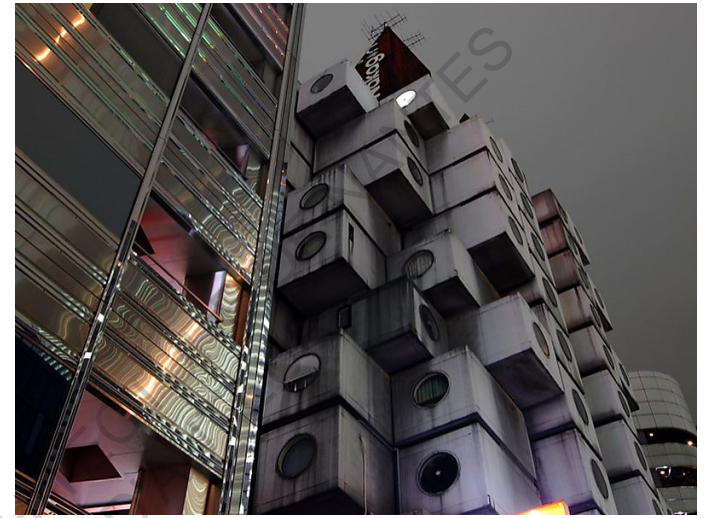
63



Supersurface: Happy Island  
Superstudio (1966-1978)  
1972, Collage

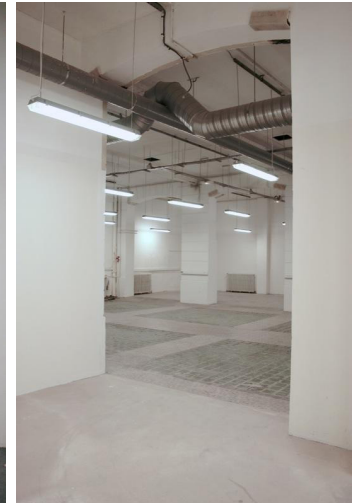
composé de cellule. Cependant, ce mode opératoire de rénovation n'a jamais été mis en œuvre après la livraison du projet. Par manque de moyen, manque de communication ou difficulté d'organisation ? Le fait est que ce nouveau design n'a pas pu à lui seul réformer les méthodes de maintenance urbaine au Japon, ou du moins les assouplir. Aujourd'hui, faute de décision, le bâtiment est très détérioré dans son ensemble, et à défaut d'une rénovation coûteuse, la tour pourrait être détruite entièrement puis reconstruite. Ainsi, aussi séduisantes qu'elles puissent paraître, certaines architectures de papier semblent vouées à ne rester que des dessins. Point de départ pour une réflexion et une remise en question théorique d'un modèle, mais design réalisable, peut-être pas...

Aujourd'hui, à défaut de théoriser de nouvelles manière de construire, certains architectes se tournent plutôt vers une certaine frugalité architecturale dans chacun de leur projet. L'agence Est-ce-ainsi ? applique ce principe de manière assez extrême. Leur démarche, dite « Super Minimaliste » consiste non seulement dans une approche minimale des projets d'architecture : au niveau des matériaux et de la mise en œuvre par exemple, mais aussi dans une manière minimale de pratiquer le métier d'architecte. L'agence ne possède pas de bureau physique, répond à de petits projets peu médiatisés, sur des budgets restreints. Une seule valeur extensive et généreuse : le temps, qui, on l'a vu, tend à se raccourcir dans le monde de la construction. L'agence belge Rotor, qui s'est démarquée pour ses recherches et projets en matière de réemploi, n'hésite pas lorsqu'on fait appelle à eux, à bousculer les convictions de leur commanditaire. Lorsque les Galeries Lafayette les sollicite pour l'aménagement d'une réserve foncière au 9 rue du plâtre à Paris, leur proposition d'intervention minimaliste (peinture, dépose de plafond, découpage de cloisons), surprend leurs interlocuteurs. « Il n'y a pas de sens à tout vider, ni à rajouter quoi que ce soit. »<sup>37</sup> Ainsi, en attendant d'inventer de nouveaux modèles constructifs pour demain, peut-on se contenter de "réparer le désastre" dès aujourd'hui, selon la formule de Lucien Kroll ?



Nagakin Capsule Tower, Tokyo  
Kurokawa  
1972

64

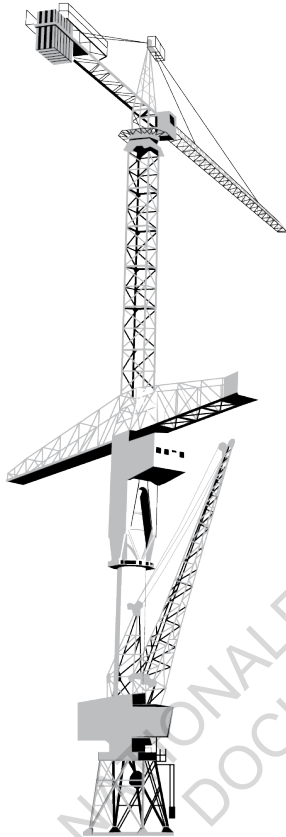


65

Lafayette Anticipations  
9 Rue du plâtre  
Rotor, 2013

# L'ÎLE DE NANTES PALIMPSESTE NÉO-URBAIN

L'île de Nantes est à la fois l'illustration et le cœur de la réflexion de ce mémoire. Elle concentre des enjeux de cohabitation programmatique en ville, de diversité formelle, d'obsolescence et de mémoire, qui ont généré des propositions architecturales poétiques et intelligentes. Sur cet échantillon de ville, on peut déjà voir une accumulation propre aux métropoles du XXI<sup>ème</sup> siècle : des friches industrielles, des faubourgs anciens et une ZUP du siècle dernier. On peut dire que l'île constitue un exemple remarquable, mais ce choix se justifie par d'autres raisons pratiques. Car c'est un paysage familier, parcouru et habité pendant quatre ans. Car c'est un territoire facilement identifiable : une île, délimité par les deux bras de Loire. Car c'est un territoire récemment urbanisé, son histoire est donc facilement saisissable. L'appellation de palimpseste néo-urbain fait référence à la fois à cette urbanisation récente, mais aussi à une nouvelle manière de fabriquer la ville depuis quelques décennies, qui a fait ses preuves sur cette île.

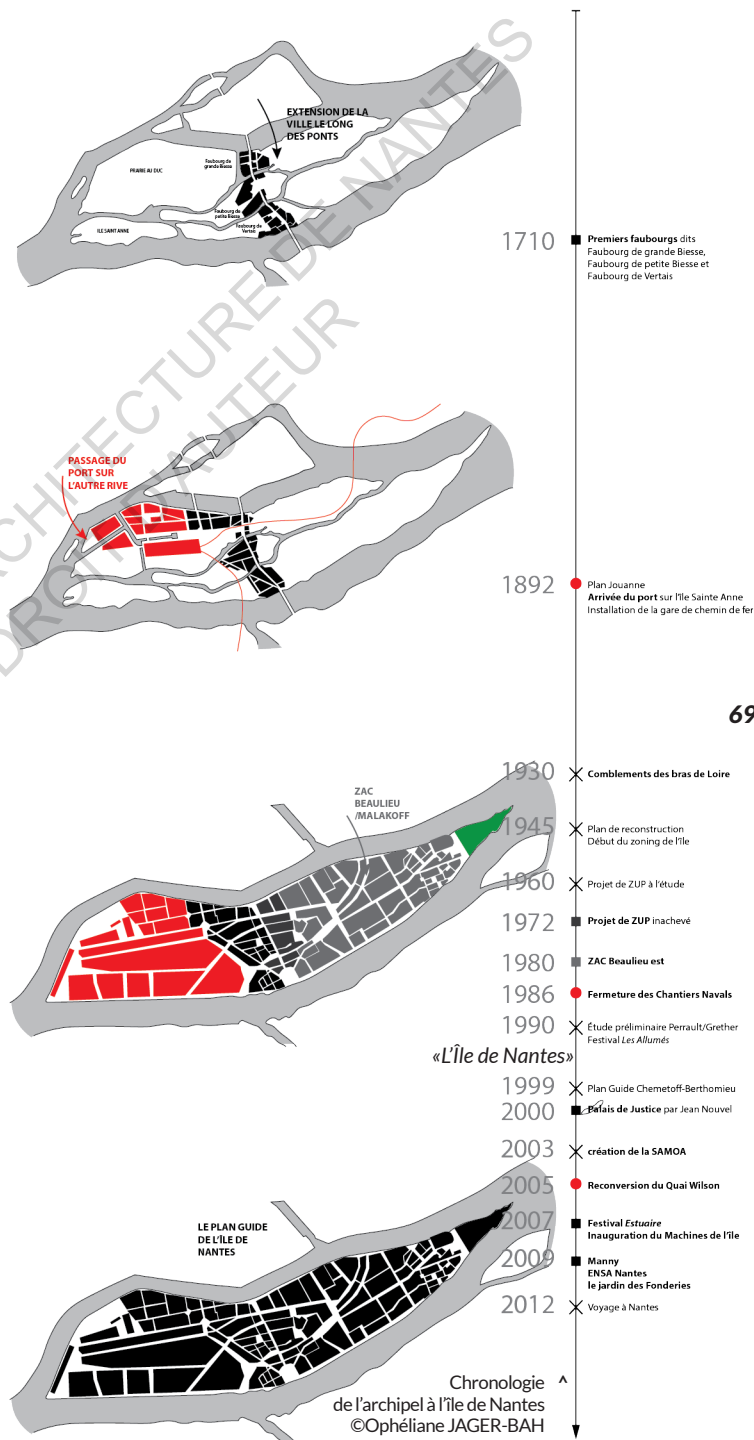


# UNE UNITÉ CONSTITUÉE

« La Loire à Nantes c'est la Vénus de Milo. Comme elle, elle a perdu ses bras mais le fleuve et la ville entretiennent une relation intime avec au milieu, la figure de l'île. »<sup>4</sup>

## Une unité territoriale construite

Nous avons parlé de l'île de Nantes comme une unité territoriale. Même si aujourd'hui, elle se lit comme telle sur les cartes, on ressent très clairement en la parcourant des fractures, des seuils, entre différents quartiers, différents aménagements. Pour comprendre ce que l'on voit actuellement, il suffit de remonter un peu dans le temps, pour retrouver des frontières d'aménagement encore vraies aujourd'hui. Beaucoup penseront à l'arrivée des chantiers navals, où à la première ZAC dans les années 70. Mais l'on peut remonter encore avant, à la naissance même de ce territoire au milieu de la Loire, ce qui n'est pas plus loin que 200 ans plus tôt. Il n'y avait pas une île mais bien des îles, encore à l'état de prairie. Des bancs de sables, alors à l'extérieur de la ville fortifiée, qui servent à l'enjambement du fleuve. Une série de pont traverse la Loire d'île en île et constitue une porte d'entrée vers la ville, d'où l'appellation de quartier des ponts dans les faubourgs actuels de l'île. On reconnaît aussi quelques noms : l'île Saint-Anne, la prairie au duc... C'est en même temps que les grands travaux de comblement dans le centre de Nantes que les bras de Loire entre les îles disparaissent. Pour la première fois ce territoire particulier est unifié, du moins géographiquement. Cependant, ses aménagements pas morceaux continuent à découper le territoire : « avant que les deux urbanistes ne suggèrent l'emploi du terme unificateur «Île de Nantes»<sup>4</sup>, pas moins de trois toponymes désignaient encore (peu ou prou) le même lieu. L'île Sainte-Anne ou Beaulieu suivant l'extrémité considérée, ouest ou est, et puis encore l'île de la Madeleine en son milieu : la nature à l'amont, les industries à l'aval, et au milieu les faubourgs qui ne dispensent leur charmes que de part et d'autre de la



4. Voir Index

ligne médiane des ponts. »<sup>4</sup> En la nommant « Île de Nantes » dans les années 1990 le duo d'architectes François Grether et Dominique Perrault permet à des liens de se tisser entre ces différentes présences. L'archipel devient une véritable île. En s'appuyant sur une frontière naturelle et géographique, c'est-à-dire les bras de Loire entourant l'île, les deux architectes ont préparé le terrain pour les opérations d'urbanisme à venir. « cette figure de l'île a permis à tous les acteurs d'esquiver (enfin) l'archaïsme du périmètre, véritable talon d'Achille de bien des opérations d'urbanisme. C'est notamment ce qu'a révélé l'étude menée par François Grether et Dominique Perrault, dégageant la figure tout en la reliant par de multiples fils à ses rives. »<sup>4</sup>

### Une réserve urbaine

Tout au long de l'histoire de Nantes, son île a été vue comme une page vierge, un fragment de ville à conquérir. L'île Beaulieu, l'île Sainte Anne et la Prairie au duc ont été l'objet de plusieurs projets d'envergure, qui se juxtaposent sans grande cohérence. Le Plan Chemetoff est le premier projet qui prend en compte l'île de Nantes dans son unité. En parcourant l'île en 1999, l'équipe Chemetoff se demande

**70** « où pourrait prendre place un projet susceptible de donner à l'île une cohérence qui lui fait aujourd'hui défaut, en dépit des nombreuses qualités des sites qui la composent »<sup>38</sup>. En effet, cette organisation hasardeuse n'est pas indépendante du fait que l'île soit pendant longtemps considérée comme une réserve foncière pour la ville. Ainsi à mesure que la ville s'agrandit, elle va investir progressivement ce faubourg sur la rive opposée. Ce hors-la-ville accueille les activités qui sont rejetées du centre urbain. Au XVIII<sup>ème</sup> siècle, des faubourgs se développent autour de la ligne de ponts. Ces quartiers aux portes des villes étaient à la fois des refuges pour les voyageurs et des points de relais pour les commerçants. Le cimetière, à l'époque en dehors de la ville pour des raisons sanitaires, se trouvait aussi sur l'île. À la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, les activités portuaires florissantes de la ville quittent progressivement le quai de la Fosse pour s'installer durablement sur la prairie au duc. Des canaux sont creusés à cet effet, et plus au sud, une gare de chemin de fer vient se greffer au nouveau port. Les complements de Loire pendant l'entre-deux-guerres permettent, dès les années 1950, de faire des projets pour le reste de l'île. En 1960, un

projet de ZUP Beaulieu est à l'étude sur la partie est de l'île. La ville est en pleine croissance, et l'on veut construire de nouveaux logements modernes. L'île est un terrain propice à une opération de cette taille, sa pointe est englobée dans la ZUP de Beaulieu/Malakoff. Le projet « suscite un rejet collectif »<sup>39</sup> et s'interrompt en 1972. Il est finalement prolongé par la création d'une ZAC en 1980, qui « propose un modèle urbain radicalement opposé au précédent. Il est fondé sur le retour à l'urbanité concrétisée par la définition de rues, d'îlots, de places. » La création d'un parc en bout de l'île termine l'aménagement de la ZAC. En près de deux siècles les 337 hectares de l'île ont été urbanisés. C'est une urbanisation morcelée, toujours en lien avec la ville centre, qui se prolonge par franges d'activités. Avec la fermeture des chantiers navals en 1986, l'île voit une grande partie de ces aménagements devenir obsolètes. « Le silence des friches pénètre alors jusqu'au cœur de l'île »<sup>4</sup>. Pour la première fois, l'île de Nantes va devoir se réinventer un destin, en tant que nouveau « centre géographique de l'agglomération »<sup>38</sup>



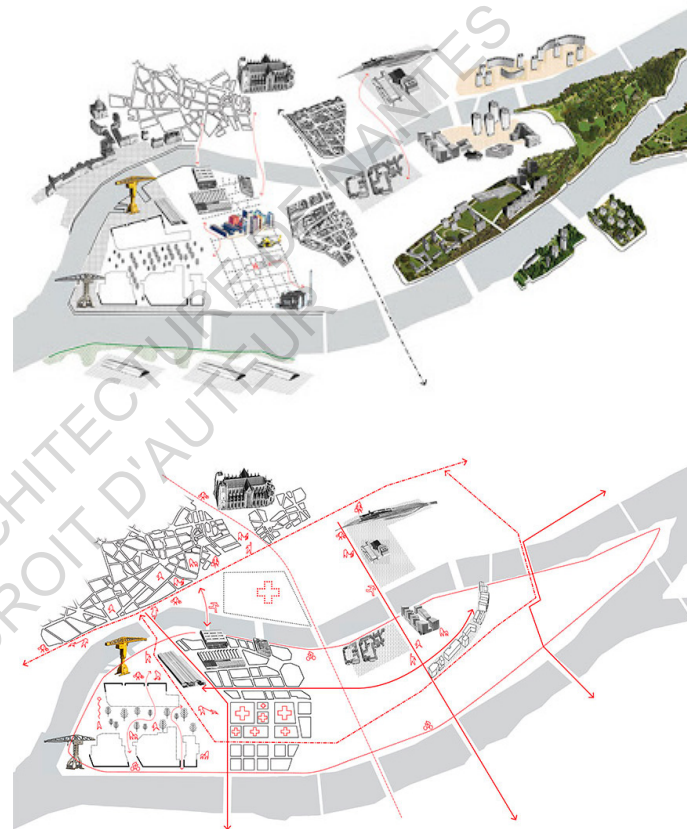
La ZUP inachevée en 1972 ^  
La ZAC Beaulieu en 1980

38. Voir Index

39. P.O.S *Scriptum du texte à la forme, La ville construite, Nantes, XVI<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*, ARDEPA, La ville de Nantes, 1991

## Une équipe d'aménageur unique

L'aménagement de l'île de Nantes a mobilisé une attention particulière. Celle-ci part d'une volonté politique, celle de Jean-Marc Ayrault, maire de Nantes de 1989 à 2012, qui va faire appel à différentes équipes d'architectes très tôt dans le processus. Profitant d'une stabilité politique, le projet a pu mûrir des années 1990 à 2010, avant de prendre un élan différent, avec une nouvelle mairie, une nouvelle équipe d'aménageur face de nouveaux enjeux. La création d'une équipe d'aménageur pour l'île de Nantes en 2003 fait de ce territoire une véritable exception au sein de la ville, et assure une continuité du projet. Le premier duo d'architectes mandaté par la mairie est François Grether et Dominique Perrault, chargé d'une étude préliminaire de 1991 à 1994. Leur travail qui devait concerner uniquement l'île Saint Anne, permet de mettre en évidence le fait géographique qu'est l'île de Nantes. À leur suite, le Plan Guide introduit par l'équipe Chemetoff-Berthomieu donne un première lecture de l'île dans son ensemble. C'est un cadrage inédit : pour la première fois en plan, l'île est au centre et représentée avec détails. La SAMOA société d'économie mixte en charge du projet depuis 2003, dispose d'un budget d'aménagement qui lui permet une relative indépendance et prise d'initiative. « Cette société publique locale n'a pas vocation à devenir un propriétaire foncier et son objectif consiste à rétrocéder à la collectivité les terrains aménagés une fois les nouvelles architectures édifiées. Pour aller vite, la Samoa n'hérite pas des sites qu'elle a la charge d'aménager et reconvertir, elle les emprunte. Plutôt que conserver les cendres, elle doit garder la flamme allumée. »<sup>4</sup> Ce fonctionnement a permis d'assurer un suivi continu du projet par des architectes : Alexandre Chemetoff et Jean-Louis Berthomieu de 2000 à 2010, Marcel Smets et Anne-Mie Depuydt (agence uapS) de 2010 à 2017, et actuellement Jacqueline Osty et Claire Shorter jusqu'en 2024. Nous nous intéresserons au travail de la première équipe d'architecte au tournant du siècle, qui a donné le ton pour des années d'aménagement.



# L'ARCHITECTE AU TRAVAIL

«La ville dans son ensemble pourrait être considérée, aménagée et construite comme étant une exception culturelle.»<sup>40</sup>

## L'inventaire, c'est le projet

Afin d'appréhender un territoire aussi large que celui de l'île de Nantes, 337 hectares, 4900 mètres de long et 1100 mètres de large, le travail de l'équipe Chemetoff et Berthomieu s'est développé autour de plans : celui de l'existant et celui du projet. « La carte du Plan-guide en projets et celle de l'état des lieux forment un diptyque, l'un et l'autre évoluent parallèlement et pour des raisons différentes »<sup>40</sup>. Le projet d'urbanisme de l'île de Nantes a été l'occasion d'une véritable mise à nu de l'existant. Au delà du plan, des dessins de façades, des croquis, permettent de garder une trace des formes bâties et de se les approprier. Le dessin des « entrepôts de la rue Lanoue Bras de Fer »<sup>38</sup>, qui seront détruits par la suite, inspireront à l'équipe l'esthétique de la « stratification » pour les futurs îlots, reprenant le diptyque de « soubassements maçonnés surmontés de constructions de planches »<sup>38</sup>. Ces productions graphiques ainsi que les nombreuses déambulations sur le terrain témoignent d'une curiosité constante pour l'existant. Bouchain résume la position de Chemetoff ainsi « C'est l'état des lieux qui, toujours, fait le projet »<sup>4</sup>. Cet état des lieux prend du temps, se fait en parallèle du projet, vient le bousculer, le remettre en question. « Depuis le premier janvier 2001, le plan est révisé et publié tous les trois mois. Trente-deux cartes ont été ainsi produites, à des intervalles assez réguliers. »<sup>40</sup> La prise de connaissance du site n'est jamais finie, et se prolonge jusqu'au chantier : « Au moment des travaux sur le site, nous nous étions mis à espérer que l'entreprise découvre quelque chose. À chaque fois que la pelle mécanique butait sur un ouvrage, les travaux étaient interrompus pour que nous puissions décider sur place de la suite. »<sup>40</sup>



Plan Guide: état des lieux et projet  
Alexandre Chemetoff  
2003

« Tout projet dans l'île est un projet de l'île »<sup>40</sup>

« Il n'y a pas de petits projets »<sup>40</sup> déclare l'architecte Chemetoff. De la même manière, « Nous nous sommes toujours opposés à l'idée d'un programme phare »<sup>40</sup> disait-il aussi, jusqu'à l'arrivée des Machines de l'île. Cependant, loin de devenir un nouveau Guggenheim, les Machines sont lues comme une continuité de la construction navale qui se faisait à cet endroit. Les Nefs de la Loire, aménagées avant l'arrivée de François Delarozière, restent un monument à part entière, un « projet sans programme »<sup>40</sup>. Elles se placent dans une constellation d'équipements, avec le Hangar à bananes, la grue Titan, le parc de la mémoire, le quai François Mitterrand, le Palais de Justice, l'ENSA Nantes, etc ... Chaque élément coexiste dans un parcours qui se tisse à l'intérieur de l'île. À la manière du Voyage à Nantes, inauguré en 2012, qui est comme un « monument dispersé »<sup>4</sup> dans la ville, le projet de l'île « c'est la ville elle-même, la forme de la ville »<sup>40</sup>. Sur 10 ans, s'étalent plus d'une vingtaine de projets, mobilisant des équipes d'architectes différentes. Ces projets réunissent des cas de figure différents de propriété et de faisabilité, mêlant acteurs publics et privés, situations que la SAMOA a dû prendre en compte. Elle met au point une méthode de désignation et de suivi de la maîtrise d'œuvre qui encadre à la fois les procédures avec acteur public et

40. Voir Index  
38. Voir Index

propriétaire privé. Les équipes d'architectes sont choisies par un jury ou une concertation d'acteurs, et leur projet suivi et validé par le maître d'ouvrage et l'Atelier de l'île de Nantes. En même temps de garantir une qualité architecturale et les engagements pris par le Plan Guide, le projet global s'enrichit de chacune des interventions proposées. « L'île est diverse et multiple, il s'agit de s'appuyer sur cette diversité pour en faire la richesse du projet. »<sup>40</sup>

### Révéler l'existant

« Avions-nous entrepris des travaux de déconstruction ou de construction ? »<sup>40</sup> se demande Chemetoff sur le chantier du parc de la mémoire alors que des machines excavaient le sol et « révélaient plusieurs états superposés »<sup>40</sup>. Sur un palimpseste aussi riche que l'île de Nantes au tournant du siècle, ne pouvait s'appliquer une démarche de planification hors-sol. Les méthodes d'intervention se réinventent au gré des situations, au gré du temps, et chaque chantier est l'occasion d'expérimenter. À propos du Square Jacques de Bollardière, Chemetoff se réjouit : « Au sein de notre agence, ce « petit » projet donna l'occasion à Laurent Mouret, qui nous avait rejoints, de faire une première expérience de chantier, la pratique des projets étant un manière dans notre atelier de partager des expériences et de développer des compétences. »<sup>40</sup>. Le projet de l'île de Nantes est avant tout un projet sur l'espace public, le travail des sols est donc au centre de la démarche. Loin d'être traité de manière uniforme, ils font l'objet d'une combinaison d'actions différentes : utiliser, laisser, conserver, s'inspirer, récupérer... « Nous avons dessiné une coupe bicolore, bleue pour ce qui était là et que nous conservions, rouge pour ce qui était nouveau. Ainsi le projet devenait un dialogue avec l'état des lieux, ce qui existait étant une ressource, non seulement comme une source d'inspiration, mais de manière tout à fait concrète et économique. »<sup>40</sup> Une économie de projet se met en place, sous forme de verbes : « restaurer, réparer, transformer, innover »<sup>40</sup>. Cependant, toutes ces actions parlent d'une même et unique ambition, celle de révéler. En creusant, en fouillant, c'est mettre à nu une mémoire enfouie, révéler des endroits insoupçonnés de la ville. Mais aussi en ajoutant, remplaçant, c'est révéler une beauté du déjà là, mettre en évidence les potentia-



Les Nefs en 2000 et 2007  
Image de projet ^



lités de l'espace. Ainsi, sur le chantier des Nefs, des hangars obscurs se sont transformés en de grands parapluies transparents, ouverts à la déambulation . « Le nouveau toit translucide des Nefs diffuse la lumière du jour là où régnait avant les travaux une atmosphère de clair obscur un peu inquiétante.»<sup>40</sup> Les travaux improvisés de la cale n°2 sont une restauration rapide et simple des lieux, qui n'ont pas encore trouvé leurs occupants. Pourtant, le résultat surprend le maître d'ouvrage qui regrette même : «Vous auriez dû me prévenir que ça allait être aussi bien !»<sup>40</sup>.

### L'euphorie du transitoire

Le fait que le projet ne soit pas un plan figé ouvre les possibilités. D'un premier dessin, certaines décisions ou changement de cap viennent ensuite le modifier. Le quai François Mitterrand s'est vu redessiné lors de l'arrivée présumée de l'ENSA Nantes sur l'île. Bouchain raconte à ce sujet : « Alexandre avait en tête un autre projet, mais il a été progressivement convaincu par la proposition du duo Lacaton-Vassal. La qualité de leur projet l'a conduit à réviser son plan masse et la continuité des espaces publics qu'il avait projetée en bordure de fleuve. Comme il le fait souvent, il a sorti ses crayons de couleur, sa gomme»<sup>4</sup>. Ouvert aux surprises, le rythme de travail s'en ressent : « le programme était en constante adaptation »<sup>40</sup>. Cette opportunité du provisoire s'invite dans la fabrique de la ville elle-même. Après un entretien avec le directeur du site Alstom Nicolas Binet, les architectes se réinterrogent: la démolition imminente des usines Alstom était-elle nécessaire ? En choisissant de conserver les lieux, l'activité industrielle peut se prolonger encore sur place, et le Grand répertoire de François Delarozière s'y installe provisoirement. Cet événement préfigure bien d'autres occupations transitoires, dans ces mêmes halles mais aussi au MIN et autres hangars au sud de l'île, qui vont devenir un outil d'aménagement moteur pour l'île de Nantes.

« Tant qu'elle occupa des locaux dans les Halles Alstom, la Samoa fut un lieu ouvert. Le caractère provisoire de son installation était à l'image du projet de l'Île, naissant ; cette manière de venir sur place occuper des locaux, dans lesquels il avait suffi de tout nettoyer consciencieusement et de repeindre quelques portes, était en accord avec celle d'inventer la ville en la construisant. »<sup>40</sup>



Le Grand Répertoire, exposition de 2003 présentée dans l'ancienne halles 5 Alstom  
© Jordi Bover/Samoa



L'Agronaute, ferme urbaine installée dans l'ancien MIN de Nantes  
© Franck Badaire/Samoa



Scopitone 2009 dans les anciennes halles Alstom  
© Jean-Dominique Billaud/Samoa

# COMMUNIQUER LA DESTRUCTION

## Une publicité démocratique

« Afficher le plan, le rendre public, montrer où vont passer les nouvelles infrastructures, les limites entre les espaces publics et les espaces privés, est la condition d'un partage du territoire, mais aussi celle du partage des initiatives, et de la transformation démocratique de la ville »<sup>38</sup>. Dès le départ, avec la première équipe Chemetoff-Berthomieu, une volonté s'installe de rendre ce projet public en communiquant ses avancées. Au delà d'une transparence honnête avec les habitants, ce partage a pour but d'impliquer une parole citoyenne, qui elle-même participe à la découverte des lieux. Annoncé par le Festival des Allumés dans les années 1990, l'île en friche se revendique espace public, avant, pendant et après les interventions architecturales. À l'occasion de l'inauguration du Hangar à Bananes et du lancement du festival Estuaire, Chemetoff se souvient comment l'ouest de l'île encore en chantier s'ouvre au public : « Nous fûmes saisis d'une émotion particulière lorsque nous vîmes arriver, dans le parc des Chantiers encore en travaux, la foule qui envahissait les lieux. »<sup>40</sup> L'institution de la SAMOA ne fait que renforcer la médiation avec le public. L'inauguration du Hangar 32 sur le Quai des Antilles en 2004 en est la preuve : un espace entièrement dédié à l'exposition du projet de l'île au public, animé régulièrement par des réunions d'information et de concertation. Aujourd'hui, la SAMOA tient toujours ses promesses et ses opérations de communication se sont largement diversifiées, au point qu'il est impossible de passer à côté. Site internet avec carte interactive, brochures, vidéos, l'information vient interpeller le passant jusque dans l'espace public, au détour d'une palissade de chantier.

## Un tabou du détruit

Malgré cette ambition de transparence, un voile occulte toujours une partie des opérations. Sur son premier Plan Guide, l'équipe Chemetoff-Berthomieu affiche fièrement



Visite commentée du Hangar 32 ^

le métrage dimensionnant le projet : on y retrouve les surfaces existantes conservées, restaurées, les surfaces construites. Pas de trace des surfaces détruites. Pourtant, la destruction est mentionnée timidement plusieurs fois dans le texte, notamment à propos du Tripode. Elle se devine avec les représentations graphiques, par un petit jeu de 7 différences entre le plan de l'existant et le plan du projet. On se rend vite compte que l'opération prévoit très peu de destructions, mais celles-ci ne sont tout de même pas affichées. Détruire, est-ce encore un gros mot ? Pour une lecture avertie, ce chiffre aurait aussi pu être comparé avec la surface de bâti obsolète, vide, insalubre, etc... Autant de chiffres qui ne me sont pas accessibles, mais dont je soupçonne la SAMOA d'en avoir la teneur, et reportés sur ses cartes comme outil d'analyse. Ainsi se pose la question: l'architecte doit-il tout communiquer ? La publication d'un état antérieur avec l'état projeté suffit-elle pour communiquer ce qui est détruit ? La destruction est-elle simplement une étape intermédiaire d'un travail global, qui ne mérite pas d'être représentée ? Au delà des chiffres, qui ne sont pas vraiment importants (la quantité ne doit pas prendre le pas sur une approche qualitative du bâti détruit), c'est sur la représentation graphique et les mots employés que l'on ressent encore un léger malaise. La destruction du Tripode est annoncée avec un joli ambage « Dans la situation actuelle, il est difficile d'envisager la transformation du site

du bâtiment du Tripode. C'est la raison pour laquelle nous proposons la construction de ce bassin. »<sup>38</sup> Dans la bouche des aménageurs, la destruction d'un élément bâti semble continuellement se substituer à la construction d'un autre à sa place. Sur le « plan des transformations » de l'équipe Smets-uapS de 2015, on retrouve de grandes parties du cadastre actuel recouvertes par des hachures et désignées comme des « sites d'opportunités ». Encore une fois, cette appellation ambiguë nous laisse libre d'interpréter une destruction envisagée. Ce document propose une lecture croisée de l'existant et des transformations projetées sur un seul et même plan. L'aller-retour entre existant et projeté sur deux plans distincts, comme le Plan Guide, permet déjà une lecture plus neutre et avertie. Dans l'espace public, on retrouve cette même ambiguïté. Les bâtiments à détruire sont placardés à l'avance du permis de construire où on peut lire dans le détail des opérations « surface des bâtiments à démolir » et la description du projet remplaçant. Il s'accompagne très vite du panneau de chantier arborant l'image du projet à venir, comme justifiant la disparition du premier. Loin de vouloir condamner la pratique de la destruction en elle-même, il me semble bon de s'alerter sur les méthodes employées pour la communiquer. La démolition, qui agit déjà comme un effaceur de trace, ne peut pas s'accompagner d'un tabou aussi lourd. Cette peur des mots révèle que ces transformations ne sont pas encore assumées dans la fabrique de la ville. Mettre en évidence ces opérations de destruction au grand public, ce n'est pas nécessairement les exposer à plus d'oppositions qu'aujourd'hui. Mais c'est rétablir la destruction en tant que aménagement urbain, et qui, au même titre que la construction, mérite d'être concertée, et par là même communiquée.

82



Chantier de démolition  
Boulevard de la Prairie au Duc



Permis de construire  
Boulevard Victor Hugo

83

BÂTI-NANTES	
BÂTISSEURS D'AVENIR	
24 Boulevard Vincent Cabré 44300 NANTES	
PROJET DE CONSTRUCTION N°	PC 44209 19 AD09
DATE DE DÉPÔT	12/02/2019
MAIRIE DE	NANTES
ELU MAIRE DE	13/02/2019
RENDRE COMPTÉ	SOUS VIGILANCE
ARCHITECTE AUTEUR DU PROJET ARCHITECTURE	Agence PALAST
SURFACE DU TERRAIN	1 308 m <sup>2</sup>
HAUTEUR DE LA CONSTRUCTION	16,20 m
SURFACE DE PAVILLON AUTORISÉE	2 028 m <sup>2</sup>
COMMISSION D'ENQUÊTE EN MAIRIE DE	1016 NANTES Direction Générale du Développement Urbain - Direction Départementale des Territoires et de la Mer - 3 rue Victor de Genès 44000 NANTES
NATURE DU PROJET	Construction neuve de 34 logements à 3 local d'activités
SURFACE DES BÂTIMENTS À DÉMOLIR	688 m <sup>2</sup>

Plaque de chantier - Obligatoire pour toutes constructions de plus de 10 mètres de hauteur pour une période maximale de six mois et d'attente sur le terrain de quinze jours maximum (art. R. 420-2 du code de l'urbanisme).  
Pour connaître l'ensemble des règles applicables à la construction, consultez le site internet : [www.nantes.fr](http://www.nantes.fr).  
Une modification des données de la plaque de chantier ou de la décision de permis de construire entraîne la suspension immédiate de la validité des autorisations de travaux.  
R. 420-3 du code de l'urbanisme.

# UNE RECONSTRUCTION PAR LA MÉMOIRE

« Non, mais c'est fini. C'est un tout, la vie change et elle changera toujours. C'est depuis le début de l'humanité, c'est comme ça. On a connu l'âge de pierre, on a connu les dockers et maintenant on va connaître autre chose, je ne sais pas. »<sup>41</sup> (Dany Rose, ancien docker)

Tout au long du XX<sup>ème</sup> siècle, l'île a fait face à deux disparitions progressives : le lien de la ville à l'eau, après les travaux de comblements et l'arrêt des activités navales, et le lien de la ville à l'industrie, avec le départ des entreprises. Aujourd'hui le déménagement du MIN signe une nouvelle étape dans cette désindustrialisation progressive de l'île. La ville opère alors une transition nécessaire vers une économie différente, et doit se reconstruire différemment. Que faire de ces deux éléments fondateurs de l'île : l'eau et l'industrie ? Cette transformation de la ville doit-elle se faire avec ou sans eux ? Observons comment ces activités mourantes ont permis l'éclosion de nouvelles, et comment la reconquête progressive des lieux par la ville a permis d'y porter un nouveau regard.

## Des dockers aux Allumés : la friche en attente

Le Bougainville, dernier navire construit à Nantes, quitte le port en 1986. Les docks sont progressivement abandonnés. L'activité de construction navale est désormais finie, mais le décor subsiste. De 1990 à 2013, lors d'entretien-promenade, Jean Yves Petiteau (JYP) déambule avec des dockers, et ceux-ci remplissent ces lieux déserts d'anecdotes qui semblent venues d'un autre temps. En vingt d'intervalle, les itinéraires ont accompagné le deuil d'un secteur d'activité à Nantes : « Les premiers itinéraires avaient été réalisés au moment d'un changement de statut de ce métier et, cela se confirme très vite, ce changement



Le port de Nantes ^  
environ de 1930

devait aboutir à la disparition progressive des dockers de la ville de Nantes... »<sup>41</sup> Le port était bien plus qu'une simple activité économique : c'est une communauté, un lieu de vie et de convivialité, une philosophie... Celle-ci se forgeait dans les cafés et les cantines, lieux privilégiés de rencontre et de discussion, qui n'étaient fréquentés que par des ouvriers. « Il y avait de la restauration le midi, le soir. Les cafés ouvraient à 4h du matin. Parce que les gars du M.I.N. commençaient à 5h. »<sup>41</sup> Un entre-soi, pas forcément revendiqué, mais inévitable par l'habitude des lieux. « Tu ne pouvais pas entrer comme ça sur le port [...] c'est un milieu »<sup>41</sup> Un milieu qui ne s'ouvrait pas facilement au monde extérieur. Alors que JYP se souvient avec nostalgie du temps où les dockers faisaient l'animation des bars du quai de la Fosse, il explique comment ce milieu s'est progressivement renfermé sur lui-même, devenu secret, parfois même hostile dans les années 90, pendant des grèves généralisées : « Le port était une citadelle assiégée ; ceux qui franchissaient sa limite devenaient suspects »<sup>41</sup>. L'écosystème qui s'est formé autour de la vie des dockers est finalement parti avec eux : « C'est le désert aujourd'hui, on est seul sur les quais, c'est le désert ! »<sup>41</sup>

De ce décor jusque-là inconnu du grand public, les habitants voisins en font leur « terrain de jeux »<sup>4</sup>. Emilie Sarrazin, habitante de l'île depuis toujours, se souvient de cet endroit « où on allait faire des fêtes, on montait tout en haut de la

grue jaune »<sup>4</sup>. Le bout de l'île devient une sorte de No man's land, entre le départ progressif des dockers et la réappropriation des lieux par la ville. La friche n'est plus un espace privé, pas encore un espace public, elle n'est ni un espace complètement urbain si complètement industriel. C'est un espace autre, qui ouvre des possibles. Elle appartient à tout le monde et personne en même temps. Une fois les barrières tombées, la ville redécouvre un paysage : « Nous sommes du côté des Chantiers et l'on découvre la ville comme l'apercevaient les ouvriers quand ces lieux étaient encore interdits au public »<sup>40</sup>. Que faire de ces aménagements orphelins, qui ont perdus leurs habitants et leurs raisons d'être ? Si le festival des Allumés va rapidement prouver que l'on peut y réinventer un usage, une sélection s'opère néanmoins parmi le bâti existant. « La sauvegarde volontariste de certains bâtiments identitaires [...] aura autorisé la destruction d'autres et donc permis l'avancement du projet de transformation de l'île. Dépossédé de certains de ces témoins, l'espace n'en conserve pas moins le scénario général de leur passage. »<sup>4</sup> La conservation des patronymes des différents lieux jouera un rôle dans la construction de ce récit sous-jacent : Les Nefs, le Hangar à Bananes, le Quai des Antilles... Une transition s'opère néanmoins vers de nouveaux repères : Le Parc des Chantiers, devient le Parc de la Mémoire, puis l'Esplanade de l'Éléphant. De l'état de friche, qui suscitait déjà un intérêt de la part du public, l'aménagement a su en conserver son aspect insolite et banal, qui en fait sa force. « Nous comprenions que chacun découvrirait dans les aménagements le souvenir enfoui d'une mémoire longtemps refoulée, celle de la Loire retrouvée et des chantiers fermés désormais ouverts au public : un souvenir transformé »<sup>40</sup>.

### L'opération de sauvetage

Dans leur diagnostic, l'équipe Chemetoff observe comme un lien perdu de la ville avec son fleuve à la fois par rapport aux complements du XX<sup>ème</sup> siècle et aux activités portuaires interrompues. Avec leur Plan Guide, l'équipe voit l'opportunité de reconstruire un lien avec l'eau, en jouant de la mémoire des activités passées et en y ajoutant de nouveaux dispositifs. Ce slogan de «La Loire retrouvée»<sup>38</sup> va guider énormément d'aménagements dans la première version



Quai des Antilles, île de Nantes  
2014

du Plan Guide. Avec le recul, ces aménagements paraissent très farfelus et ambitieux, et beaucoup n'ont pas vu le jour. Certains sont séduisants, mais on peut douter de leur réalisme. Finalement, le lien à la Loire s'est vu transformé du tout au tout depuis le départ des dockers. Même s'il reste plus ténu et contemplatif, il reprend progressivement de l'importance au fil d'aménagements discrets.

Le pari de Chemetoff en 1999 avec "la Loire retrouvée" est ambitieux. Ils tournent autour d'un travail de mémoire sur le Parc des Chantiers, animé par un musée de la Marine «non pas seulement un bâtiment à l'intérieur duquel on expose des tableaux, des maquettes mais un site portuaire qui s'étend de Nantes à Saint-Nazaire. Nous souhaitons, dans le cadre du musée, mettre en scène des chantiers de construction»<sup>38</sup>. Cette phrase n'a pas manqué de me surprendre, car depuis que je suis sur l'île, je n'ai jamais mis les pieds dans ce fameux musée de la Marine. L'ancien siège de l'administration des chantiers de la Loire a bel et bien été transformé en musée des Hommes et des Techniques (un nom bien moins fringant, on peut en convenir), et il s'est finalement cantonné à la première définition du musée proposé plus haut. Son attractivité s'est vue largement supplantée par celle des Machines de l'île. Le Plan Guide prévoyait aussi la réhabilitation de plusieurs quais pour l'amarrage de bateaux de plaisance, notamment le quai des

Antilles, et l'aménagement de pontons flottants. Ce retour à la navigation s'accompagne évidemment de la création d'un port de plaisance, le « bassin à flot de la Loire maritime » qui peut accueillir jusqu'à 300 bateaux, et le « bassin de la Loire fluviale », sur l'ancien site du Tripode. Ce dernier bassin est le seul qui est réalisé. Il n'accueille aujourd'hui aucun bateau, mais constitue un plan d'eau agréable dans le quartier. Enfin, j'ai été surprise d'apprendre que devant l'école d'architecture était prévue une cale, en lieu et place de nos pelouses adorées. Ces différents aménagements ont été progressivement mis de côté dans les différentes itérations du projet. Dommage ? Si certaines idées sont amusantes, elles paraissent parfois un peu accessoires. Sans avoir à forcer le trait avec des infrastructures lourdes, j'aime le lien discret et poétique qu'entretient l'île avec son fleuve de nos jours.

Aujourd'hui, Nantes est une «ville comblée»<sup>4</sup>. Les comblements des bras de Loire, maintes fois foulés par les pieds des Nantais, font maintenant partie de la ville. Recreuser le cours des 50 Otages (comme ça a été proposé à un moment) n'aurait plus aucun sens aujourd'hui. Le rapport à l'eau des habitants s'est transformé : il est plus récréatif, contemplatif. L'aménagement des bords de Loire est un pari tenu par la SAMOA sur l'île : ce sont des lieux de promenade, de flânerie, de restauration, de sport... Un véritable espace public. La promenade forme presque une boucle continue, on peut pratiquement faire le tour de l'île en gardant toujours la Loire à vue (ça coince encore du côté de l'usine Béghin Say). La Loire, on la regarde, mais on n'y trempe pas les pieds. Les membres du CNSL (Centre nautique Sèvre et Loire) nous confiaient pendant une étude de site que « Les Nantais ont peur de la Loire ». C'est un fleuve impétueux et sauvage, ce qui fait aussi son charme. Il n'est que très peu navigué après l'estuaire. À Nantes, un petit bateau à moteur qui passe est un événement. Cependant le fleuve renaît petit à petit en tant que moyen de transport, grâce à la ligne de navibus qui relie le Quai de la Fosse à Trentemoult, dont le succès a encouragé l'ouverture d'une nouvelle ligne entre Chantenay et la pointe de l'île, comme une consécration de ce que prévoyait Chemetoff sur le quai des Antilles.



Guinguette du Belvédère  
Quai Doumergue, île de Nantes  
BASE / Samoa  
2019



La ligne de Navibus traversant la Loire

### L'industrie ou la ville : il faut choisir ?

Alors que l'île est encore considérée comme une périphérie de Nantes, l'activité industrielle y prospère. Puis un double changement de paradigme s'opère dans les villes du XXI<sup>ème</sup> siècle : l'industrie périclité au profit d'autres secteurs d'activité, et les anciennes périphéries deviennent de nouveaux faubourgs de la ville centre. La situation nantaise fait écho dans toute l'Europe : des friches industrielles en plein centre-ville et une délocalisation partielle de l'activité vers la périphérie éloignée.

L'avenir des Halles Alstom a été l'objet d'un renversement de situation inattendue. Elles n'ont pas encore de rôle attribué dans le plan guide en 1999. Finalement, alors que leur activité s'éteint définitivement, l'entreprise commence à remballer et la démolition plâne sur les locaux nouvellement vidés. C'est au cours d'une discussion avec Nicolas

Binet que l'équipe de la SAMOA les invite à rester provisoirement, le temps que la ville mette un projet à l'étude. « Ces usines, qui pendant longtemps avaient été ressenties comme une gêne, un obstacle au développement de la ville, celle dont l'avènement demande que l'on fasse place nette, devenaient une extraordinaire potentialité pour accueillir tout de suite les initiatives en quête d'un lieu. »<sup>40</sup> De 2001 à 2011, une cinquantaine d'entreprises vont occuper les lieux. Finalement les 25000m<sup>2</sup> seront réutilisés sans mal et accueilleront notamment la nouvelle école des Beaux Arts, inaugurée en 2018. Les différentes propositions d'architectes reprennent de manière originales les formes et les matières des halles existantes. Aujourd'hui, la requalification des friches industrielles semble porter ses fruits dans les villes à travers le monde.

Cependant, qu'en est-il de la cohabitation de la ville avec des industries toujours en activité ? Depuis toujours chassées en périphérie pour des questions d'hygiène, de nuisances sonores, les industries sont-elles si incompatibles avec la ville ? N'y a-t-il pas des avantages à une telle proximité ? Chemetoff dans son Plan Guide affirme que « La présence durable du M.I.N. dans cette Île peut être conciliable avec la ville alentour. »<sup>38</sup> Il propose d'hybrider cette présence par des programmes ouverts au public : « restaurants, brasserie, hôtels, bars, night-clubs, discothèque qui vivent au rythme du M.I.N., profitant du caractère permanent et animé de son activité. »<sup>38</sup> Vingt ans plus tard, le MIN se délocalise pour laisser place au CHU. Son occupation temporaire décline autant d'activités qui auraient pu être compatibles avec le maintien du MIN : agriculture urbaine, concerts... Le démantèlement des rails de dépôt SNCF fait aussi écho à une autre idée du Plan Guide. Celui-ci prévoyait de réutiliser les voies de chemin de fer pour faire passer une ligne de tramway. Finalement, cette nouvelle ligne de tramway est de nouveau au programme, mais elle passera sur la pointe ouest de l'île du pont Anne de Bretagne au pont des Trois Continents. Ainsi, la dernière debout, l'usine bleue Béghin Say a un futur incertain. Avec le déclin de son activité, sa première cheminée s'est déjà éteinte, l'autre ne tardera pas à suivre. Son esthétique atypique lui vaudra sûrement un traitement de faveur, sa silhouette faisant partie intégrante du paysage urbain de l'île. Le classement de ses deux cheminées comme patrimoine industrielle annonce déjà

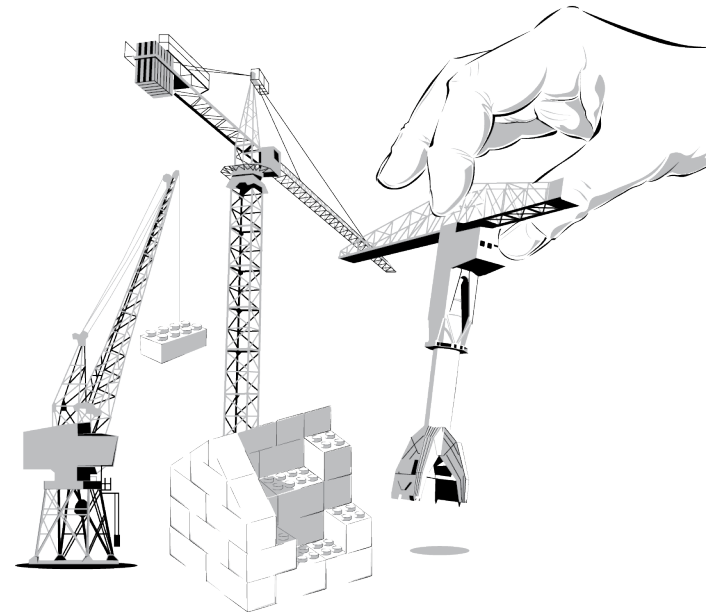
une reconversion imminente. Cependant, n'y a-t-il que deux destins possibles pour les usines dans les villes du XXI<sup>ème</sup> siècle, la destruction ou la reconversion ?



Images de concours pour les halles 1&2 Alstom  
© Gardera-D, © Z-architecture  
Proposition lauréate finalisée en 2018

# CONCLUSIONS ...

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES  
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR





# L'ÎLE DE NANTES

## LA FIN D'UN ÂGE D'OR ?

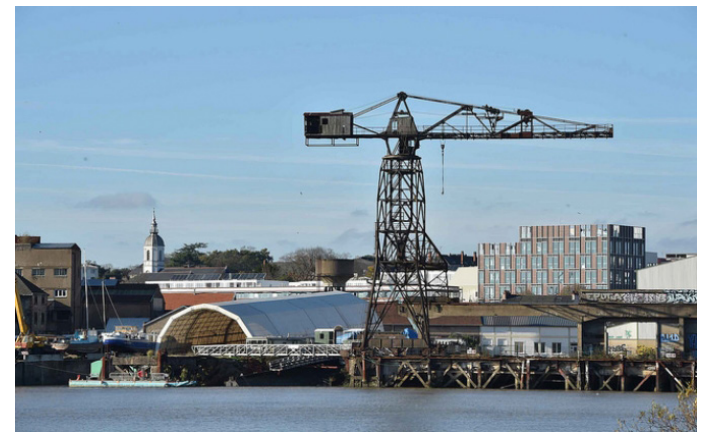
En me replongeant dans l'histoire de l'île de Nantes, j'ai été très vite captivée par ce récit, aux héros charismatiques, fait de rencontres, de péripéties inattendues, de moments d'émotions. Cette période m'est apparu comme un âge d'or de l'île, le moment où rien n'était encore écrit et tout restait à faire. Petit à petit, elle se révélait au monde sous un nouveau jour. Le projet de l'île de Nantes, s'il m'a d'abord captivée par son esthétique, ses réalisations emblématiques, et son atmosphère de fête, a continué de me surprendre dans son histoire, son processus d'élaboration, ces moments d'incertitude. Cette aventure, qui commence en 1994 (adoption du patronyme) et qui n'a pas fini de se construire, est longue. Les transformations urbaines se sont étalées dans le temps et ont pu tranquillement mûrir avant d'éclorre. Même si c'est une histoire qui paraît ne jamais finir, on sent tout de même poindre la fin d'une époque. Me replonger vingt ans après dans le Plan Guide de Chemetoff m'a permis de rêver encore les lieux, de remettre en perspective des aménagements actuels, de réécrire l'histoire. Les récits des habitants, des architectes, m'ont permis de découvrir l'île en chantier que je n'ai pas pu connaître, le terrain de toute les libertés, où l'on peut circuler partout, découvrir, arpenter... comme un enfant.

Aujourd'hui, l'île semble se barricader de tous les côtés. Entre le chantier du M.I.N. et celui du Boulevard de la prairie au Duc, le sud-ouest de l'île se densifie à grande vitesse. Fini le temps de l'insouciance, les projets prennent définitivement place sur cette dernière page vierge de l'île. L'arrivée d'un équipement aussi lourd que celui du CHU sur le quai Wilson résonne bizarrement avec une époque pas si lointaine où l'on faisait la fête toute la nuit sur ce bout de l'île. Ces quais, qui étaient encore à l'état brut, s'aménagent progressivement, des barrières provisoires posées pour

que personne ne tombe à l'eau. Ainsi le temps de l'euphorie, de l'île sauvage et imprévisible semble se terminer.

Ce chapitre qui se clôt sur l'île en ouvre un autre : sur le rivage d'en face, le bas Chantenay se réinvente. Les yeux des Nantais sont tournés vers ce quartier en devenir et pleins de promesses.

Avec la cale Dubigeon, la Grue Noire, les anciens sites industriels... serait-ce une nouvelle île de Nantes ? On retrouve dans le projet en cours des éléments de la « recette Chemetoff » : la conservation des bâtiments de l'industrie navale, la reconversion par la culture et les loisirs, et la prévision d'une ligne de tramway. Chantenay a même son propre Éléphant : le futur Arbre aux hérons. Cependant, certaines différences majeures sont à noter dans l'orientation du projet : la destruction parking Renault, le traitement des sols avec les anciens rails retirés. Les patronymes se transforment : la Carrière Misery devient le jardin extraordinaire. Le Cap 44 a été sauvé de justesse par son classement au patrimoine en tant que première construction en béton armé d'Europe. On ne peut s'empêcher de faire un rapprochement direct entre les deux contextes, mais doit-on pour autant faire des parallèles entre les deux projets d'urbanisme ? Les méthodes de l'île de Nantes sont-elles exportables ? J'aime à penser que oui, et qu'elles peuvent servir d'exemple d'aménagement urbain, encore plus pour ses voisins directs.



Vue de la Cale Dubigeon et de la Grue Noire  
depuis Trentemoult

# DES PRÉFIXES À CONSTRUIRE

Partant bille en tête sur le sujet de la déconstruction, je me suis rendu compte que j'isolais une petite partie d'une grande famille d'interventions plus complexes. Les problèmes que j'avais identifiés dans la pratique de l'architecture, indépendamment de mon sujet, me sont apparus ensuite très clair et très liés avec mon mémoire. Aujourd'hui, le marché actuel du bâtiment fonctionne sur un diptyque d'opérations : construction/destruction. Ce systématisme condamne ou épargne le patrimoine bâti selon des critères qui s'éloignent du débat architectural. De ma révolte contre un modèle économique et une situation écologique incompatibles, je fais le lien avec des pratiques architecturales en perte de sens. La déconstruction, pratique ancestrale dans les villes, qui s'est peu à peu transformée en démolition pure et simple. La construction, qui se voit accélérée sans pouvoir rattraper une économie galopante. La reconnaissance de la déconstruction comme une pratique architecturale est un premier pas hors de ce systématisme mortifère, pour que la démolition de nos bâtiments ne soit plus un acte de dépit. Ensuite, reste à reconnaître tout un spectre encore plus large d'opérations, la rénovation, l'occupation, l'entretien, etc, comme des interventions architecturales, et autant de possibilités offertes au domaine construit.

Dans les opérations de l'île de Nantes, on retrouve une multitude d'interventions qui ne se range jamais complètement du côté de la construction ou de la destruction. Je me suis ainsi intéressée à la richesse du vocabulaire qui caractérise l'architecture d'aujourd'hui. L'enjeu ne réside pas dans la condamnation de telles ou telles pratiques, ni dans la définition d'une méthode miracle. Ce qui compte c'est l'attention singulière à des situations toujours nouvelles et différentes. Encourager cette attention à l'existant, c'est participer à ce grand palimpseste urbain qu'est la ville. Faire place à la singularité par la curiosité, la patience et l'observation. Le rôle de l'architecte réside dans la déclinaison de cette palette d'actions, pour redonner une

valeur à des lieux, et la révéler au grand public. Pour cela, il faut s'éloigner de cette prétendue urgence à construire, des réflexes et des injonctions, pour laisser place au dialogue et à l'expérimentation.

“Avant de condamner ce qui est là, nous proposons de l'adopter, plaçant d'emblée la démarche de projet comme un processus relatif et non pas comme une intervention absolue. On entend souvent raconter comment le passage à l'acte constructif dénature les intentions initiales d'un projet. J'aime au contraire que l'altérité, la confrontation aux difficultés des situations soient l'occasion d'un enrichissement du projet conçu comme une œuvre relative.”<sup>40</sup>

Ainsi, l'acte de construire est multiple, pluriel, et peut s'ouvrir à l'innovation. Fabriquons de nouveau préfixe ! Simple exercice de style ou préfiguration de nouvelles pratiques ? Nous ne saurons peut être jamais. Si certains existent déjà, pourquoi ne pas les redécouvrir et leur donner un nouveau sens ? D'autres sont à inventer, et s'ils sont porteurs de sens, libre à nous d'en décider.

*construction*  
Dé-construction  
Re-construction  
In-construction  
Co-construction  
Éco-construction  
Semi-construction  
Sous-construction  
Sur-construction  
Trans-construction  
Ex-construction  
Para-construction

...

# LES RÈGLES DU JEU

Dans beaucoup de projets exposés dans ce mémoire, il est question de la reconquête de la ville par ses habitants, d'un lieu par ses usagers. En effet, dans ces moments décisifs d'obsolescence, de ruine, se dessine de nouveaux projets, et se décide de l'avenir d'un espace en commun. Patrick Bouchain discute ainsi de deux modèles de consultation du public : une décision démocratique, qui consiste à faire une moyenne, un compromis à partir des avis de chacun pour déterminer un projet particulier, ou le modèle de l'université foraine, qui consiste à se mettre d'accord sur des conditions d'utilisation, qui permettent ensuite la coexistence de plusieurs projets de manière équitable. L'acte de construire en ville est nécessairement un acte politique, car elle concerne le partage du territoire, qui est à la fois à tout le monde et à personne. J'ai longtemps voulu dissocier la pratique architecturale d'une position politique, elle me paraît aujourd'hui inévitable, et parfois nécessaire. Bien sûr, de mon point de vue, l'architecture ne doit pas être supplantée par des opinions et des intérêts politiques, mais doit s'accompagner d'une réflexion sur le vivre ensemble qui lui rende justice.

Ainsi, j'ai pu remarquer dans les différents exemples explorés, que la question du cadre législatif et du contexte politique est décisif en architecture. Des pratiques qui se font en dehors du cadre légal ont le mérite d'être désignées comme de l'architecture, et peuvent inspirer la fabrique urbaine légale. Le poids des élus dans la conduite d'un projet architectural est déterminant, et le rythme électoral vient parfois bousculer la poursuite d'un projet. Ce cadre politique et législatif, découvert (bien que déjà connu) petit à petit pendant les études, a été l'objet de beaucoup de désillusion. La liberté présumée des architectes, souvent associés à des artistes extravagants dans l'opinion publique, est toute relative et bien contrainte. L'architecte n'est pas libre de faire ce qu'il veut. Malgré une certaine déception à brider ses envies, on convient que cet état de fait est assez

normal et rassurant. Cependant, si certaines règles sont nécessaires, il est important de garder l'œil ouvert et averti, pour repérer des dogmes ou des réflexes, qu'il est possible de contourner, de négocier. Et parfois même, ne pas avoir peur de bousculer les règles et réveiller le débat.

*« Si le design est une pure incitation à consommer, alors nous devons rejeter le design ; si l'architecture est une pure codification des modèles bourgeois de propriété et de société, alors nous devons rejeter l'architecture ; si l'urbanisme est une pure formalisation des injustices sociales du présent, alors nous devons rejeter l'urbanisme (...) jusqu'à ce que ces activités aient enfin toutes pour but de satisfaire nos besoins primordiaux. »<sup>35</sup>*

# LA DESTRUCTION UN EFFACEUR DE MÉMOIRE

En travaillant sur ce sujet, je m'attendais à déterrer de vieux os et à devoir chercher vaillamment l'information. Cependant, j'ai été désemparée de ne pas trouver le moindre chiffre (avec l'INSEE par exemple), la moindre carte, le moindre document référent ... Persuadée que mes recherches étaient insuffisantes ou mal dirigées (ce qu'elles sont en partie), j'ai été rassurée de trouver dans beaucoup d'ouvrage ou d'article ce même écueil de la pêche à l'information. Pour obtenir des réponses, ce sujet mériterait un travail de recherche bien plus conséquent que le mien. Rotor a notamment fait un très gros travail historique sur les méthodes employées, appuyé par l'ouvrage *Rubble, Unearthing the History of Demolition* de l'américain Jeff Byles.

Ils sont cependant assez recentrés sur leur pays respectifs, ce qui permet d'avoir une idée du décor général, sans pour autant en tirer des conclusions sur le cas français. L'ANRU est l'une des seules sources d'information actuelle en France que j'ai pu identifier. J'ai été vraiment choquée par le brouillard qui plane autour des opérations de démolition, et du cadre législatif presque inexistant qui les entoure.

J'en tire que la communication des opérations de destructions mériterait une plus grande transparence, à des fins de démocratie, de justice et surtout de mémoire. La démolition agit déjà comme un effaceur de trace, il serait bon de ne pas aggraver la situation par des tabous inutiles. Il est évident que ce silence autour de la destruction est tenace car cette opération urbaine n'est jamais considérée comme un apport positif à la fabrique de la ville. Or, détruire en ville est un option tout à fait envisageable, mais qui mérite d'être justifiée correctement. Aussi, il me paraîtrait normal d'étendre le permis de démolir à toutes les constructions urbaines, afin de rétablir un contrôle et un archivage des destructions en ville. Ces observations me suivront

bien évidemment dans ma pratique future, notamment dans la manière de communiquer un projet. La manière de représenter l'état des lieux et les interventions architecturales sur un site est révélatrice d'une position par rapport à l'existant, qui n'est pas neutre dans l'orientation future d'un projet. Je continuerai de cultiver ma pratique en me renseignant sur l'évolution du cadre législatif, sur des projets d'ici et d'ailleurs, et sur des méthodes d'hier et d'aujourd'hui.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES  
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

## INDEX

### LE PARADIGME DE L'ARCHITECTE CONSTRUCTEUR DÉCONSTRUIT

4. *Nantes l'invention d'une île*, Jean-Louis Violeau, Henry Dougier (dir), éditions autrement, 2011

### PENSER LA FIN EN ARCHITECTURE

24. *Buildings must die, A perverse view of architecture*, Stephen Cairns et Jane M.Jacobs, 2014

26. *Usus / usures*, Rotor, Éditions Communauté française Wallonie-Bruxelles, 2010

28. *Déconstruction et réemploi, Comment faire circuler les éléments de construction*, Rotor, Michaël Ghoot, Lionel Devligner, Lionel Biliet, André Warnier, 2018

### L'ÎLE DE NANTES PALIMPESTE NÉO-URBAIN

4. *Nantes l'invention d'une île*, Jean-Louis Violeau, Henry Dougier (dir), éditions autrement, 2011

38. *L'île de Nantes le plan guide en projet*, Bureau des paysages Alexandre Chemetoff, Jean-Louis Berthomieu, Éditions MeMo, 1999

40. *Le plan guide (suites)*, Alexandre Chemetoff, Archibooks, 2010

41. *Dockers à Nantes, L'expérience des itinéraires*, Jean-Yves Petiteau, Bernard Renoux, 2018

# MÉDIAGRAPHIE

## OUVRAGES

*Buildings must die*, *A perverse view of architecture*, Stephen Cairns et Jane M.Jacobs, 2014

*Usus / usures*, Rotor, Éditions Communauté française Wallonie-Bruxelles, 2010

*Déconstruction et réemploi*, *Comment faire circuler les éléments de construction*, Rotor, Michaël

Ghyoot, Lionel Devlenger, Lionel Biliot, André Warnier, 2018

*L'architecture et la disparition*, Cahiers thématiques n°16, ENSAP de Lille, Éditions de la maison des sciences de l'homme, 2014

*L'île de Nantes le plan guide en projet*, Bureau des paysages Alexandre Chemetoff, Jean-Louis Berthomieu, Éditions MeMo, 1999

*Le plan guide (suites)*, Alexandre Chemetoff, Archibooks, 2010

*Dockers à Nantes*, *L'expérience des itinéraires*, Jean-Yves Petiteau, Bernard Renoux, 2018

*P.O.S Scriptum du texte à la forme*, *La ville construite*, Nantes, *XVIe-XXe siècle*, ARDEPA, La ville de Nantes, 1991

*L'île de Samoa à Nantes*, Jean-Louis Violeau, Mass Market Paperback, 2016

## REVUES

*Nantes l'invention d'une île*, Jean-Louis Violeau, Henry Dougier (dir), éditions autrement, 2011

106

## ARTICLES

*Nantes. Ancien Min : quand la démolition préfigure un futur quartier*, Presse Océan, Philippe Corbou publié le 02/10/2019

*Déconstruction de l'ancien MIN : ou comment faire du neuf avec de l'ancien ?*, iledenantes.com, 7 octobre 2019

*Lucien et Simone Kroll: construire pour que les gens soient bien*, Valérie Oddos, franceinfo.fr, 22 juin 2015

*Anne Lacaton et Jean-Philippe Vassal: "Plus ou moins..."*, franceculture.fr, 9 juillet 2014

*Pyramide, un cas de 20 ans*, Sybille Vincendon, Libération, 25 avril 2009

*Les conséquences vont être terribles pour les agences (Rudy Ricciotti)*, batiactu, Basile Delacorne, le 20/04/2020

*Face à la crise : le BTP paralysé*, La tribune, le 06/08/2020

*Des architectes et des paysagistes défendent la ZAD de Notre-Dame-des-Landes*, Isabelle Regnier, Le Monde, 12/04/2018

*Les logements vacants progressent plus vite que l'ensemble du parc*, n°46, 26/06/2018, Florian Le Goff, Insee Centre-Val de Loire

*Judi noir: la carte des réquisitions possibles*, Médiapart, David Dufresne, 23 mars 2009

*Paris : les logements vides peuvent désormais être occupés*, vivrepairs.fr, 28/08/2019

*Soldes d'été du Patrimoine architectural du XXème siècle !* Agnès Cailliau et Tatiana Kiseleva, d'architectures, juillet 2012

*La démolition devient un projet*, Lettre ouverte de Paul Chemetov, publiée par Le Moniteur, 2017

*(Dé)politisation d'une politique de peuplement: la rénovation urbaine de XIXe au XXIe siècle*, Renaud Epstein, Presses universitaires de Rennes, 2014

*De l'humanisation à la destruction du béton. La politique de la ville des années 1970 aux années 1980*, metropolitiques.eu, Thibault Tellier, 08/10/2018

*Les utopies négatives de Superstudio*, Le Monde, Éric Loret, 15 juillet 2018

## PHOTOGRAPHIES

*Île de Nantes, portrait(s) photographique(s)*, Arnauld Duboys Fresney, Éditions MeMo, 2002

*Implosions*, *Les témoins*, *Le meilleur des mondes*, Mathieu Pernot, 2006-2008

## FILMS

*Nemausus I, un HLM des années 80*, Richard Copans et Stan Neumann, arte architecture, 1995

*Le Centre Georges Pompidou*, Richard Copans, 1998

*L'étrange histoire d'une expérience urbaine*, Julien Donada, 2016

*Chronique d'une banlieue ordinaire*, Dominique Cabrera, 1992

*Detonation Deutschland*, Julian Rosefeldt, 1996-1998

## CONFÉRENCES

*Primitive Future*, Sou Fujimoto, Harvard University Graduate School of Design, 2011

*Rotor*, Rotor, ENSA Nantes, 2019

*Maintenance as Architecture*, Koen Berghmans, Bernardo Robles Hidalgo, ENSA St-Etienne, 2017

## PODCASTS RADIO

*Quand l'architecture s'efface*, La Série Documentaire, France culture, 2017

107

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES  
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR